

LES ENFANS D'ÉDOUARD,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

M. Casimir Delavigne,

DE L'ACADÉMIE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, PAR MM. LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI LE 18 MAI 1833.



BRUXELLES,
LOUIS HAUMAN ET COMP., LIBRAIRES.

1833.

A MON AMI,

PAUL DELAROCHE!

Ma Tragédie des Enfans d'Édouard.



CASIMIR DELAVIGNE.

L'EXTINCTION

DES

DEUX FILS DU ROY ÉDOUARD

D'ANGLETERRE.

Le roy Édouard d'Angleterre, quatrième de ce nom, recommanda avant son trespas ses deux fils Édouard et Georges (1) à son frère Richard, duc de Glocestre, afin que Édouard, prince de Galles, son fils aîné, eagé de quatorze ans, succédast à la couronne, comme son vrai héritier. Son dit frère Ri-

(1) La plupart des historiens s'accordent à donner à ce prince le nom de Richard.

chard, duc de Glocestre, proumit de faire son possible, et demoura régent, et print en sa tutelle les deux enfans ses nepveux. Ycelui, faindant vouloir debeller et envahir les François, assembla grande pécune et suffisante armée pour ce faire, et arriva à Londres la nuict Sainct-Jehan-Baptiste; et commença des lors à monter en orgueil; si devint à demi tyran. La reine d'Angleterre, cognoissant la protervie de son courage, le tirra arrière et emmena ses enfans en une place forte nommée Vastremonstre (Westminster), afin que le dit de Glocestre ne leur fist quelque moleste. Néantmoins ceulx de Galles, les princes du sang et parenté du roy Édouard se mirent en peine de couronner le prince de Galles, et tirèrent vers Londres pour ce faire; et le dit duc de Glocestre l'une fois se faindoit être joyeux de ce couronnement, l'aultre fois tenoit terme tout au contraire; et y mit tant d'entraves que la chose suschey.

Il trouva façon par aulcunes accusations de soi despecher du seigneur d'Escales, nepveu des dits enfans, et seigneur de la Rivière, ensemble de Thomas Vayant; puis fit bouter le dit prince son nepveu en la tour de Londres. Et pour ce qu'il sembloit qu'il ne povoit faire chose de valeur s'il n'avoit le second fils son nepveu, eagé de douze ans;

afin de anéantir la querelle, il le fit mander par l'arcevesque de Cantorbie, oncle des dits enfans, lequel dit à la mère, vevfe du roy Édouard, que son fils Georges vinst hastivement au couronnement de son frère; si verroit les honneurs qui se feroient illecq afin de tousjours apprendre. La reine, toute apprinse des deceptions de son beau frère, l'accordoit fort enuis; nonobstant elle se confioit au dit arcevesque.

Le second fils du roy Édouard, nommé Georges, comme dit est, fut renclu et bouté en la tour de Londres, avecq son frère aisné; le duc Richard leur fit donner estat, qui fort diminua. L'aisné fils estoit simple et fort mélancolieux, cognoissant aulcunement la mauvaisetié de son oncle, et le second fils estoit fort joyeux et spirituel, appert et prompt aux danses et aux esbats; et disoit à son frère, portant l'ordre de la jarretière : » Mon frère, apprenez à danser. » Et son frère lui répondit : « Il vauldroit mieux que vous et moi apprinssions à mourir, car je cuide bien savoir que guaires de temps ne serons au monde. » Ils furent environ cinq sepmaines prisonniers; et par le capitaine de la Tour le duc Richard les fit occultement mourir et esteindre.

Aulcuns disent qu'il les fit bouter en une grande

huge, et enclorre illecq sans boire et sans manger. Aultres disent qu'ils furent estains entre deux quientes, couchants en une même chambre. Et quant vint à l'exécution, Édouard, l'aisné fils, dormoit, et le jeune veilloit, lequel s'apperçut du malice, car il commença à dire : « Ha! mon frère, esveillez-vous, car l'on vous vient occir! » Puis disoit aux appariteurs : « Pourquoi tuez-vous mon frère? tuez-moi et le laissez vivre! » Ainsi doncques l'un après l'autre furent exécutés et estaincts, et les corps rués en quelque lieu secret; puis furent recueillis, et après la mort du roy Richard eurent royaux obsecques.

(Chronique de Molinet.)

LES ENFANS

D'ÉDOUARD.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
EDOUARD V, roi d'Angleterre.	Mme MENJAUD.
RICHARD, duc d'York, son frère.	Mlle ANAÏS-AUBERT.
RICHARD, duc de Glocester, oncle des princes, régent du royaume.	M. LIGIER.
LE DUC DE BUCKINGHAM.	M. MENJAUD.
SIR JAMES TYRREL.	M. JOANNY.
LA REINE ÉLISABETH, veuve de lord Gray, puis d'Édouard IV, mère des deux princes.	Mlle MARS.
LUCI, première femme de la reine.	Mme TOUSEZ.
EMMA, femmes de la reine.	Mlle MORALÈS.
FANNY, femmes de la reine.	Mlle MARTIN.
WILLIAM, serviteur de la reine.	M. ARSÈNE.
LE CARDINAL BOURCHIER.	Personnages muets.
L'ARCHEVÊQUE D'YORK.	Personnages muets.
DIGHTONT.	Personnages muets.
FORRES.	Personnages muets.

LORDS, SEIGNEURS DE LA COUR, GARDES, ETC.

ACTE PREMIER.

Un salon chez la reine Elisabeth. D'un côté la reine occupée à broder, de l'autre quelques métiers de tapisserie abandonnés par ses femmes, qui entourent le jeune duc d'York.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, LUCI, EMMA, FANNY.

ÉLISABETH, *au duc d'York sans lever les yeux.*
Regarderai-je?

LE DUC D'YORK, *dont on achève la toilette.*
Oh! non.

ÉLISABETH.
Enfant!

LE DUC D'YORK.
Non, pas encor.

A Luci.

Bonne mère, attendez.—Donne le collier d'or.

LUCI.

Plus tard.

LE DUC D'YORK, *courant vers une table.*

Tiens! je le prends.

LUCI.

Reine, veuillez, de grâce,
Forcer le duc d'York à demeurer en place.
Il est comme un oiseau.

LE DUC D'YORK.

Qu'au piége on aurait pris:
Je ne fais pas un bond sans qu'on pousse des cris.
Allons, vieille Luci; viens, cours!

LUCI, *à la reine.*

Il me désole.

LE DUC D'YORK, *courant autour de la table.*

Rattrape en chancelant ton oiseau qui s'envole.

LUCI.

Essayer un habit pour le couronnement,

S'élançant pour le saisir.

C'est grave..... — On vous tient!

LE DUC D'YORK, *s'échappant.*

Bon!......

ÉLISABETH.

Très-grave, assurément.

LUCI.

Lord Glocester, votre oncle, aujourd'hui vient [vous prendre
Pour recevoir le roi.

ÉLISABETH.

Vous le ferez attendre :

Le regardant de côté.

Richard, je vais gronder. — Cher trésor; qu'il est [bien !

LUCI, *au duc d'York*

Votre frère est un ange, et vous ne valez rien.

LE DUC D'YORK.

Voyez-vous l'hypocrite! il est roi d'Angleterre,
Et je ne le suis pas; voilà tout le mystère.

LUCI.

Dans le pays de Galle, où chacun l'admirait,
Le jour de son départ il a fait un beau trait.

LE DUC D'YORK, *se rapprochant.*

Lequel ?

LUCI.

On nous l'écrit.

LE DUC D'YORK.

Lequel ? je veux l'apprendre :
L'éloge d'Édouard, j'aime tant à l'entendre!

LUCI, *le saisissant.*

On vous tient, déserteur!

LE DUC D'YORK.

C'est une trahison;
Mais je me vengerai.

ÉLISABETH.

Demande-lui raison.

A Luci.

Abuser de l'amour qu'il montre pour son frère;
Ah! fi! c'est mal.

LUCI.

Amour que je ne comprends guère:
Ils sont si différens: l'un gai, bouillant, fougueux;
L'autre, grave et sensible.

ÉLISABETH.

Aimables tous les deux.

LE DUC D'YORK, *à Luci.*

Si tu pouvais finir! pour cette jarretière
Faut-il donc à genoux rester une heure entière?

LUCI.

Encor faut-il le temps. Je suis vieille, et mes [doigts
N'ont plus l'agilité qu'ils avaient autrefois,
Mon cher petit Richard.

LE DUC D'YORK.

Petit! quelle injustice!
On est jusqu'à vingt ans petit pour sa nourrice.

LUCI.

Un moment, et j'achève.

LE DUC D'YORK, *avec impatience.*

Est-ce fait ?

LUCI.

Liberté!

Beau captif.

LE DUC D'YORK, *se plaçant devant la reine.*

Regardez.

ÉLISABETH.

Charmant, en vérité!

EMMA.

On n'est pas plus joli.

ÉLISABETH.

Venez, vous qu'on adore,
Qu'on vous baise cent fois, et puis cent fois encore!

LE DUC D'YORK.

Sous l'appareil du sacre et l'auguste bandeau,
Luci, crois-tu toujours qu'Édouard soit plus beau?

ÉLISABETH.

Vous charmerez tous deux ce peuple qui vous aime.

A Luci.

Levez vos grands yeux noirs! — C'est son père [lui-même.

LUCI, *appuyée sur le dos du fauteuil de la reine.*

Il a de son regard.

ÉLISABETH.

Mais beaucoup ; mais, Luci,
C'est sa vivante image : il souriait ainsi ;
Cette grâce, il l'avait, quand sa main souveraine
Releva lady Gray pour en faire une reine.

LE DUC D'YORK.

Lady Gray, c'était vous.

ÉLISABETH.

Qui, pauvre et sans appui,
Redemandais mes biens en pleurant devant lui.

A Luci.

Dieu ! comme je tremblais ! Luci se le rappelle.
Il fut bien généreux ; — mais moi, j'étais bien belle ;
N'est-ce pas ?

LE DUC D'YORK.

Je le crois ; belle comme à présent.

ÉLISABETH, *qui l'embrasse.*

Je vous punis, flatteur !

LUCI.

Sans doute ; en le baisant.
Voilà vos châtimens : caresses sur caresses ;
Et votre fils aîné n'a rien de vos tendresses.

LE DUC D'YORK, *à la reine.*

Je lui rendrai sa part en l'embrassant pour vous.

ÉLISABETH.

Savez-vous qu'à Radnor il souffrait loin de nous ?

LUCI.

Quoi! toujours?

ÉLISABETH.

Pauvre fleur, le chagrin l'a fanée.
Que de pleurs nous coûta cette triste journée,
Où le noble Édouard de ses bras défaillans,
De ses yeux affaiblis vous cherchait, mes enfans,
Rapprochait, unissait vos deux têtes charmantes
Sous les derniers baisers de ses lèvres mourantes!
Aimez-vous, a-t-il dit, et, regardant les cieux,
Pour ne les plus rouvrir, il a fermé les yeux.

LE DUC D'YORK, *d'une voix altérée.*

Un beau soir, à Windsor nous irons, ô ma mère,
Lui demandant tous trois la santé de mon frère,
Déposer sur le marbre, où souvent nous pleurons,
Deux couronnes de fleurs que nous enlacerons;
Et puis vous lui direz : A ton désir fidèles,
Tes fils jusqu'au tombeau seront unis comme elles.
Le voulez-vous?

ÉLISABETH, *essuyant les yeux du duc d'York*

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès qu'il nous reverra,
Au bonheur, à la vie Édouard renaîtra.
De lui donner des soins qu'on me laisse le maître.
Mon remède est si bon!

ÉLISABETH.

Pourroit-on le connaître ?

LUCI.

C'est le jeu.

LE DUC D'YORK.

Trouve mieux pour guérir ses douleurs.

ÉLISABETH, à *part*.

Comme chez les enfans le rire est près des pleurs !

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers avec lui reviendra-t-il à Londres ?

ÉLISABETH.

Sans doute.

LUCI.

Noble cœur, et dont je puis répondre !
Parent loyal et sûr; ami vrai, celui-là;
Votre oncle maternel.

ÉLISABETH.

Qu'entendez-vous par là ?

LUCI.

Rien : je dis seulement que c'est leur second père,
Et qu'ils n'en ont pas d'autre.

LE DUC D'YORK.

Il est parfois sévère;
Mon oncle Glocester est bien plus indulgent,
Et je l'aime bien moins.

ÉLISABETH.

Parlez mieux du régent.
Quoi qu'en dise Luci, dont le discours me blesse,
Vous pouvez, chers enfans, compter sur sa ten-
[dresse.
Il a de votre père et le zèle et les soins;
Il lui ressemble en tout.

LE DUC D'YORK.

Pas de figure au moins.

ÉLISABETH.

Richard, vous me fâchez.

LE DUC D'YORK.

Eh bien! je me ravise,
Et dirai, si l'on veut, que sa taille est bien prise.

ÉLISABETH.

Quand vous aurez son âge, ayez sa dignité;
Vous serez bien, milord.

LE DUC D'YORK.

Oui, très-bien d'un côté;

Montrant son épaule.

Mais de l'autre!

ÉLISABETH, *sévèrement.*

Richard!

LUCI.

Que milady pardonne.

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

C'est un méchant esprit que celui qu'on vous donne.
Vous m'entendez, Luci!

LUCI.

Mais, madame.....

ÉLISABETH.

En effet,
Le régent est coupable; et de quoi? Qu'a-t-il fait?
Depuis qu'à sa tutelle on remit leur enfance,
A-t-il un seul instant trompé ma confiance?

LUCI.

Non, jusqu'à présent; mais.....

ÉLISABETH.

Mais il vous est suspect.
C'est fâcheux; cependant il a droit au respect,
Au vôtre, au sien surtout.

Au duc d'York.

Les vertus, le courage,
Valent mieux que la grâce et qu'un joli visage.
Il est mal et très-mal de prendre un ton moqueur,
Je ne vous aime plus : vous avez mauvais cœur..

LUCI.

Le voilà tout confus.

LE DUC D'YORK.

Pardon!

ÉLISABETH.

Je suis trop bonne.

LUCI.

Paix ! quelqu'un vient : c'est lui.

ÉLISABETH.

Le régent ?

LE DUC D'YORK.

En personne.

Imitant la démarche de son oncle.

Le reconnaissez-vous ?

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

Je vois qu'il faut sévir.

Bas à Luci.

Vous m'y forcez ; c'est bien.—Il l'imite à ravir.

FANNY.

Sortirons-nous ?

ÉLISABETH.

Pourquoi ? Reprenez votre ouvrage.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, GLOCESTER.

Les femmes de la reine vont s'asseoir près des métiers à tapisserie. Le duc d'York est à genoux devant Luci, qui dévide un écheveau de soie sur ses bras.

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Vous avez de mon fils reçu quelque message,
Milord, il vous écrit? Pour moi, j'en fais l'aveu,
Ainsi que lord Rivers, il me néglige un peu :
Me laisser deux longs jours sans lettres, sans nou-
[velles,
C'est comprendre bien mal mes craintes mater-
[nelles.

GLOCESTER.

Oui, voilà les enfans : pour nous ils ne font rien,
Et les ingrats sont sûrs qu'on les recevra bien.

LE DUC D'YORK, *d'un air boudeur, à Luci qui lui fait signe de se taire.*

Les ingrats!

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Votre grâce en dit plus que moi-même.
Eh! n'est-ce pas pour eux, pour eux seuls qu'on
[les aime?

Pauvre ange ! qu'il m'oublie et qu'il ne souffre pas ;
Il n'aura point de tort.

GLOCESTER.

Il vient, et sur ses pas
Semant tous les chemins de fleurs, de verts feuil-
[lages,
Nos Anglais m'écrit-on, l'environnent d'hommages.
C'est porté dans leurs bras qu'il arrive aujourd'hui;
Sa marche est un triomphe, et jamais, avant lui,
Le noble sang d'York, jamais la rose blanche,
N'ont ému tant de cœurs d'une joie aussi franche.

ÉLISABETH.

Vous m'enchantez, milord.

GLOCESTER.

Moi, son humble sujet,
Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
J'arrive; et des douleurs je trouve ici l'image :
Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
Que ce front, pour un jour affranchi de son deuil,
Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

ÉLISABETH.

Hélas ! ne dois-je rien à qui m'a couronnée ?
Je suis heureuse mère et femme infortunée,
Et cet autre Édouard qui va m'être rendu
Rappelle à mes regrets celui que j'ai perdu.

LE DUC D'YORK, *à la plus jeune femme de la reine qui joue avec lui.*

Tu m'oses défier : eh bien ! voilà mon gage !

Il l'embrasse.

Rends-le-moi si tu veux.

LUCI, *le suivant.*

Milord, soyez donc sage !
Ces fils de soie et d'or vont tomber de vos bras :
Bien : les voilà mêlés.

LE DUC D'YORK.

Tu les démêleras.

LUCI, *lui montrant l'écheveau qu'elle a ramassé.*

Des nœuds ?

LE DUC D'YORK.

En les coupant.

GLOCESTER, *à la reine en souriant.*

C'est un autre Alexandre.

ÉLISABETH.

Quand on ne le voit pas on est sûr de l'entendre.

GLOCESTER, *au duc d'York.*

A la bonne heure au moins ! beau neveu, les rubis,
L'or et les diamans brillent sur vos habits.

LE DUC D'YORK.

Je vous fais grâce encor du grand manteau d'her-[mine.
Au sacre je l'aurai.

GLOCESTER.

C'est vrai : plus j'examine,
Et plus je reconnais le vêtement pompeux
Qui doit à Westminster parer mes chers neveux.

LE DUC D'YORK.

Est-ce demain ?

GLOCESTER.

Bientôt.

LE DUC D'YORK.

Non, fixez la journée.
Bientôt, c'est quand on veut, c'est un mois, une
[année.

GLOCESTER.

Un siècle.

LE DUC D'YORK.

En attendant, milord, on peut mourir.

ÉLISABETH, *vivement.*

Le ciel nous en préserve !

GLOCESTER, *au duc d'York.*

Attendre, c'est souffrir,
N'est-ce pas ?

LE DUC D'YORK.

Eh bien, quand ?

GLOCESTER.

De ses vœux l'enfant presse
Ce temps, dont l'âge mûr accuse la vitesse.

LE DUC D'YORK.

Enfin, quand donc?

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Milord, asseyons-nous.

LE DUC D'YORK.

Ma mère à son travail, et moi sur vos genoux.

ÉLISABETH.

Vous abusez, Richard!

GLOCESTER, *au duc d'York qui veut descendre.*

Restez!

LE DUC D'YORK.

Oh! non, j'abuse.

ÉLISABETH.

Ne faites pas le fier: on vous souffre.

GLOCESTER, *à la reine.*

Il m'amuse.

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Le roi vous marque-t-il l'heure de son retour?

GLOCESTER.

Mais nous devons ce soir l'embrasser à la Tour.

LE DUC D'YORK.

A la Tour! et pourquoi?

GLOCESTER.

Je m'en vais vous le dire:

Si mon neveu lisait tout ce qu'il devrait lire,
Instruit d'un vieil usage, il saurait que toujours
Les rois avant leur sacre y passent quelques jours.

LE DUC D'YORK.

Mais c'est une prison.

GLOCESTER.

Qui n'attriste personne,
Quand on en doit sortir pour ceindre une couronne.

LE DUC D'YORK.

Mon frère, en la quittant, va donc gouverner?

GLOCESTER.

Non.

ÉLISABETH.

Tant qu'on n'est pas majeur on n'est roi que de nom.

LE DUC D'YORK.

J'en voudrais le pouvoir, si j'en avais le titre.

GLOCESTER.

A treize ans, de l'état milord serait l'arbitre?

LE DUC D'YORK.

Oui, milord.

GLOCESTER.

Des enfans qui courent sur le port,
Nous ferions pour la guerre une armée à milord.

LE DUC D'YORK.

Il n'en est pas besoin: milord pourrait, j'espère,
Compter sur les soldats commandés par son père.

GLOCESTER.

Ils sont vieux pour milord.

LE DUC D'YORK.

Milord se ferait vieux.

GLOCESTER.

Et comment, s'il vous plaît?

LE DUC D'YORK.

En combattant comme eux.

GLOCESTER.

Voilà des sentimens dignes d'un diadème!

LE DUC D'YORK.

Mais celui qui le tient le défendra lui-même.

LUCI, *à part.*

Bien dit!

ÉLISABETH.

Et de son front qui voudrait l'enlever?
Lord Glocester est là pour le lui conserver.

GLOCESTER.

Que vous me jugez bien! Au péril de ma vie,
Vous le prouver, ma sœur, est un sort que j'envie.

LE DUC D'YORK.

Votre beau cheval blanc, que souvent j'admirai,
Vous me l'avez promis; donnez: je vous croirai.

ÉLISABETH.

Vous demandez toujours.

GLOCESTER, *au duc d'York.*

Il est à votre grâce;
Mais saurez-vous au moins le conduire à ma place.

LE DUC D'YORK.

Tout jeune que je suis, mieux qu'un autre à vingt ans.

GLOCESTER.

Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps;
Le proverbe dit vrai.

LE DUC D'YORK.

Voilà pourquoi, je gage,
A quelqu'un que je sais l'esprit vint avant l'âge.

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Parlons du roi, milord.

GLOCESTER, *au duc d'York.*

A qui donc?

LE DUC D'YORK.

A quelqu'un.

GLOCESTER.

Mais enfin?....

ÉLISABETH.

Certain duc va se rendre importun;
Et je le renverrai.

GLOCESTER.

Non pas : laissez-le dire;
Sa malice m'enchante et me fait beaucoup rire.

ÉLISABETH.

Vous le rendez, milord, trop libre en le gâtant.
Bas.
Il est un peu malin; mais il vous aime tant!

GLOCESTER.

Et moi donc !... cher enfant. Il faut que je l'em-
[brasse.
Si jamais celui-là ment à sa noble race !....

ÉLISABETH.

Et son frère!

GLOCESTER.

Son frère est aussi mon espoir.
Qu'ils prospèrent tous deux, et que je puisse voir
Ces rejetons chéris d'une tige si belle,
Ces deux roses d'York fleurir sous ma tutelle!

ÉLISABETH.

Eh bien! protégez-les; qu'ils vous soient toujours
[chers,
Eux, comme tous les miens : la main de lord Ri-
[vers
Sur le lit d'Édouard serra deux fois la vôtre;
En veillant sur mes fils, aimez-vous l'un et l'autre!

Ici on entend quelque rumeur sous les fenêtres.

UN CRIEUR PUBLIC, *en dehors.*

« Jugement et condamnation de lord Hastings,

pair du royaume, atteint et convaincu du crime de haute trahison. »

LE DUC D'YORK.

Hastings !... grâce, mon oncle !

ÉLISABETH.

Il aimait cet enfant.

GLOCESTER.

Le lâche avait trahi celle qui le défend.
Forcé de le punir, j'eus peine à m'y résoudre ;
Mais je vous aimais trop, milady, pour l'absoudre.

LE CRIEUR PUBLIC.

« Arrestation de lord Rivers, conduit de Northampton à la forteresse de Pomfret, par l'ordre du duc de Glocester, régent du royaume. »

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ?

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers !

GLOCESTER, *en riant.*

Oh ! lui ; c'est différent.

ÉLISABETH.

Qu'a-t-il fait ?

GLOCESTER, *de même.*

Rien.

ÉLISABETH.

Encore ?....

GLOCESTER.

Il est votre parent ;
Voilà son crime.

ÉLISABETH.

Eh quoi! vous faisait-il ombrage?

GLOCESTER.

A moi? lui?... sans témoins, j'en dirai davantage.
En l'embrassant bientôt vous me remercîrez ;
Il le fera lui-même.

LE DUC D'YORK.

Ah! vous nous rassurez.

ÉLISABETH.

A son fils, *A ses femmes,*
Va jouer. Laissez-nous.

LE DUC D'YORK, *à Glocester.*

Tenez votre promesse,
Et vous rirez de moi, si je manque d'adresse.

GLOCESTER.

Le petit écuyer pourra tomber de haut.

LE DUC D'YORK.

Petit! et vous aussi, vous raillez ce défaut!
Allez, d'autres que moi pécheraient par la taille,
Si l'on mesurait l'homme au cheval de bataille.

GLOCESTER.

Vraiment!

LE DUC D'YORK.

Adieu, bel oncle!

GLOCESTER.

A revoir, bon neveu!

A part.

Quand ils ont tant d'esprit, les enfans vivent peu.

SCÈNE TROISIÈME.

ÉLISABETH, GLOCESTER.

ÉLISABETH.

Parlez : de lord Rivers avez-vous à vous plaindre?
De quoi l'accuse-t-on? pour lui que dois-je crain-
[dre?

GLOCESTER.

Se penchant sur le métier de la reine.

Mais rien, croyez-moi donc. — Quel travail déli-
[cat!
Cet ouvrage de femme est d'un goût, d'un éclat!

ÉLISABETH.

Il est vrai; je suis femme, et comprends vos pa-
[roles :
Je dois me renfermer dans ces travaux frivoles.

GLOCESTER.

Vous ai-je dit cela ?

ÉLISABETH.

Je me le dis pour vous.
Mon Dieu! de ses secrets que l'état soit jaloux ;
J'y consens : gardez-les ; restez-en seul le maître;
Je les ai trop connus pour vouloir les connaître.
Mais je suis sœur, milord; je suis mère, et je
[crains.
Est-ce un tort? que l'excuse en soit dans mes cha-
[grins :
Le malheur rend timide ; à force de souffrance,
J'ai contre l'avenir perdu toute assurance.
Quittez ce ton léger que dément votre cœur,
Milord, et parlez-moi comme un frère à sa sœur.

GLOCESTER.

Eh bien ! à votre gré gouvernez votre esclave,
Et parlons gravement de ce qui n'est pas grave :
Lord Rivers arrêté! quel forfait est le sien?
Que lui reproche-t-on?.... rien, absolument rien.
Mais à notre Édouard plus je le crois utile,
Moins je vois ses dangers avec un œil tranquille.

ÉLISABETH.

Quels dangers?

GLOCESTER.

Vous savez que vos augustes nœuds

Ont dans ses intérêts, dans son orgueil haineux,
Ulcéré jusqu'au cœur cette vieille noblesse,
Que rien ne satisfait et qui d'un rien se blesse.
Quand on vit vos parens des emplois revêtus,
On chercha leurs aïeux; je comptais leurs vertus;
Rivers, qu'avaient poussé mes amis et les vôtres,
Vint sur les bancs des pairs s'asseoir parmi nous
[autres,
Dont les noms se perdaient dans la nuit du passé;
Le mot de parvenu fut alors prononcé:
Mot banal, et des cours injure favorite
Lorsqu'auprès des grands noms s'élève un grand
[mérite.
Sa fortune croissant avec ses ennemis,
L'héritier du royaume à ses soins fut remis.
On murmura plus haut; mais on craignit les armes
Que vous teniez du roi subjugué par vos charmes.

ÉLISABETH.

Milord !....

GLOCESTER.

Qui n'eût fléchi sous un tel ascendant?
J'y cède comme lui, reine, en vous regardant.
Mais enfin ce dépit, que retenait la crainte,
Depuis votre veuvage éclate sans contrainte.
« Votre frère, dit-on, maître du jeune roi, »
C'est ce parti haineux qui parle et non pas moi,

» Gouverne son esprit ainsi que sa personne,
» Et mettrait volontiers les mains sur sa couronne. »

ÉLISABETH.

Qui, lui! mon noble frère!..,.

GLOCESTER.

Eh non, mille fois non!
Ce sont vos deux enfans qu'on poursuit sous son [nom;
On voulait, prévenant le sacre qui s'apprête,
Pour aller jusqu'au roi, faire tomber sa tête.

ÉLISABETH.

Mais c'est affreux! milord.

GLOCESTER.

Sans doute, c'est affreux;
Et de tous ces complots l'artisan ténébreux,
Quel est-il? Lord Hastings.

ÉLISABETH.

J'en frémis : à l'entendre,
Il avait pour mes fils un dévoûment si tendre!
A qui donc se fier?

GLOCESTER.

A moi, qui l'ai puni.
Gardez-vous cependant de croire tout fini;
Leur parti n'est pas mort avec ce chef habile.
Il fallait à Rivers assurer un asile;
Il fallait plus encor, que le bruit des verrous

Par un acte apparent satisfît leur courroux.
Voilà le double but où je voulais atteindre,
Et, le complot détruit, tout calmé, pourquoi
[feindre ?
Rendant pleine justice à Rivers méconnu,
Je l'embrasse, et lui dis : Soyez le bienvenu.
De tout ce que j'ai fait tel est l'aveu sincère :
Eh bien! ai-je à ma sœur répondu comme un frère ?

ÉLISABETH.

Sous cet amas d'horreurs mon cœur reste abattu;
Peut-on se faire un jeu de noircir la vertu!

GLOCESTER.

Eh! que diriez-vous donc, si dans leur folle haine
Ils osaient insulter jusqu'à leur souveraine ?

ÉLISABETH.

Moi ?

GLOCESTER.

Vous : de votre hymen la légitimité
Par de sourdes rumeurs est un point contesté ;
Et, comme leur fureur ne peut être assouvie
Qu'en frappant mes neveux dans leurs droits ou
[leur vie,
Ils vont plus loin.

ÉLISABETH.

Comment?

GLOCESTER.

Et cette indignité
Réussit en raison de son absurdité !
Plus une calomnie est difficile à croire
Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.

ÉLISABETH.

De grâce, expliquez-vous.

GLOCESTER.

Je comprends ces discours ;
Quand une Jeanne Shore est du mépris des cours
Retombée à sa place, et meurt en criminelle,
Dans la fange, où déjà son nom traîne avant elle ;
Fussent-ils, ses enfans, issus du sang des rois,
Le dernier des Anglais peut contester leurs droits.
Ils étaient nés flétris, ces fruits de l'adultère ;
Mais vos fils !....

ÉLISABETH.

Ose-t-on déshonorer leur mère ?
Répondez-moi, milord : l'ose-t-on ?

GLOCESTER.

Bruits menteurs,
Dont je voudrais connaître et punir les auteurs.

ÉLISABETH.

On l'ose !.

GLOCESTER.

Ah ! milady, que du faîte où nous sommes

Le spectacle qu'on a vous dégoûte des hommes!

ÉLISABETH.

Mon frère, moi, mes fils, tout frapper à la fois!
Je reste de surprise immobile et sans voix.

GLOCESTER.

Enfin dans leur démence ils vont jusqu'à prétendre
Que d'un remords secret ne pouvant vous défendre,
Tout entière à vos fils, vous les aimez assez
Pour nous sacrifier à leurs jours menacés;
Et..., puis-je d'un tel bruit me rendre l'interprète?
Signer l'aveu public des erreurs qu'on vous prête...

ÉLISABETH.

Le signer!

GLOCESTER.

Par tendresse : en préférant pour eux
Une vie assurée à des droits dangereux.

ÉLISABETH.

Le signer! qu'à ce point la terreur m'avilisse!
Que de mon lâche cœur cette main soit complice,
Pour flétrir mes enfans, pour les déshériter,
Pour abdiquer ces droits qu'on leur vient dis-
[puter;
Droits augustes, milord, certains, incontestables,
Et dont j'écraserai tous ces bruits misérables!
Le signer! je suis faible, et cependant j'irais,

Reine et mère à la fois, dans mes yeux, sur mes
[traits,
Portant le démenti d'une telle infamie,
Aborder le front haut cette ligue ennemie.
J'irais, je traînerais mes deux fils sur mes pas;
Je prendrais d'Édouard l'héritier dans mes bras:
Oui, j'en aurais la force, et courant leur répondre,
Au peuple rassemblé dans les places de Londre,
Je dirais, je crîrais.... Que sais-je? Ah! si les
[mots
Me manquent au besoin, mes regards, mes san-
[glots
Répandront au dehors ma douleur maternelle;
Si ma voix me trahit, mes pleurs crîront pour
[elle:
« Peuple, sauve ton roi! c'est Édouard, c'est lui;
» Édouard orphelin qui te demande appui.
» Abandonné de tous, c'est en toi qu'il espère:
» Adopte mes enfans qu'on prive de leur père. »
Mes enfans! mes enfans!... Ah! qu'ils viennent,
vos lords;
Qu'ils m'insultent en face; ils me verront alors,
Entre mes deux enfans, faire tête à l'outrage.
La lionne qu'on blesse aurait moins de courage,
Moins de fureur que moi, si jamais je défends
Les jours, les droits sacrés, l'honneur de mes enfans.

GLOCESTER.

Vertu, que c'est bien là ton sublime langage!
Mais croyez qu'avant vous, si la lutte s'engage,
J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs,
Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

ÉLISABETH.

Vous, jamais! Après Dieu, soyez ma providence.
De vos soins pour Rivers j'admire la prudence;
Je vous en remercie. Ah! qu'un plus noble effort

A William qui entre.

Couronnant vos projets.... — Que nous veut-on?

—

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, WILLIAM.

WILLIAM.

Milord,
Le duc de Buckingham est porteur d'un message,
Peut-il voir votre grâce?

GLOCESTER.

Encor! quel esclavage!

Faisant un pas pour sortir.

Pardon, je vais l'entendre.

ÉLISABETH, *l'arrêtant.*

Ici, milord, ici.

A William qui sort. A Glocester.

Qu'il vienne. Excusez-moi de vous quitter ainsi :
Impuissante à cacher la douleur qui m'oppresse,
J'ai besoin d'y céder pour m'en rendre maîtresse.
Calme devant mon fils, qui doit tout ignorer,
Je voudrais, s'il se peut, l'embrasser sans pleurer.
Je vous attends, milord.

SCÈNE CINQUIÈME.

GLOCESTER, *la regardant sortir.*

Sous le deuil que de charmes !
J'aime une reine en deuil. Mon Dieu, les belles [larmes !
Qu'elles jaillissaient bien d'un cœur au désespoir !
On les ferait couler seulement pour les voir.

SCÈNE SIXIÈME.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Salut au protecteur!

GLOCESTER.

C'est donc fait?

BUCKINGHAM.

Et mon zèle
N'a pas permis qu'un autre apportât la nouvelle.
Au palais, d'où je viens, je n'ai pas attendu:
Vous étiez chez la reine, et je m'y suis rendu.

GLOCESTER.

Gloire à toi, Buckingham! tu me combles de joie;
Cousin, pour réussir, il suffit qu'on t'emploie.
On t'a bien accueilli?

BUCKINGHAM.

Mieux que je ne pensais.
Tout ce qui n'est pas nous me dégoûte à l'excès.
Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire;
Et vous voyez d'ici mon illustre auditoire:
Le lord-maire d'abord, enflé d'un tel orgueil
Qu'à peine s'il tenait dans son large fauteuil;
Des graves alderman la majesté robuste,

Et ce que la cité contient de plus auguste
En figures de banque, avec leur front plissé,
Où l'on voit que la veille un total a passé;
Leur bouche, où vient errer, dans sa béatitude,
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Aussi, j'ai laissé là l'urbanité des cours.
Une odeur de comptoir parfumait mon discours.
Le sentiment banal qui boursoufflait mes phrases
Jetait ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleur de boutique on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui tombaient de
[leurs yeux.
Enfin je me suis fait plus marchand, plus vulgaire
Que tous les alderman, la cité, le lord-maire,
Et j'ai tant descendu dans le cours des débats,
Qu'il fallait bien, Milord, nous rencontrer en bas;
Tout le monde était peuple. Ils ont signé ce titre
Qui vous rend de l'état le souverain arbitre;
Vous êtes protecteur du royaume et du roi.
Ils ont crié pour vous; ils ont crié pour moi;
Je ne sais plus pour qui leur poitrine s'exerce;
Mais je suis confondu des poumons du commerce.

GLOCESTER.

Ce pas peut mener loin.

BUCKINGHAM.

De ce que j'entrepris

Le comté d'Hereford devait être le prix.
Milord s'en souvient-il ?

GLOCESTER.

D'accord : si ma puissance
Est quelque jour égale à ma reconnaissance ;
Je ferai plus pour toi. Que dit-on de Rivers ?

BUCKINGHAM.

Cet acte est le sujet de mille bruits divers :
Mais vous ne craignez pas du moins qu'on le dé-
[livre.

GLOCESTER, *lui montrant l'appartement de la reine.*
Sois prudent : Cette nuit il a cessé de vivre ?

BUCKINGHAM.

Ainsi le commandaient vos ordres absolus.

GLOCESTER.

Dors en paix, bon Rivers ; nous ne t'en voulons plus,
N'est-ce pas, Buckingham ?

BUCKINGHAM.

Pour lui j'étais sans haine.
Gentillâtre adoré sur son petit domaine,
Que ne se livrait-il au bonheur campagnard
D'essouffler ses limiers, de traquer un renard,
De trancher du seigneur dans sa fauconnerie,
Sans faire avec son nom tache sur la pairie ?
Je respecte sa sœur ; elle est mère du roi,
Et ce titre toujours sera sacré pour moi ;

Mais ses Gray, ses Rivers, son éternel cortége
De parens, de cousins, petits-cousins.... que sais-je?
Je ne suis pas forcé d'honorer tout cela;
La cour est une auberge où passent ces gens-là :
Fussent-ils de l'hermine affublés au passage,
Ils viennent, on s'en moque; ils partent, bon [voyage!
L'infortune d'Hastings doit seule m'affliger;
C'était, quoi qu'il eût fait, du sang à ménager,
Du sang comme le nôtre.

GLOCESTER.

Il avait des scrupules
Dont sa fin guérira quelques esprits crédules.
Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin
Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.
Quant à l'autre, en tout temps il fut mon adversaire;
L'ordre de l'arrêter devenant nécessaire,
Je l'ai rendu public, on l'a crié partout :
Le peuple doit savoir, cousin, que j'ose tout.
Mais sa mort, cachons-la; lady Gray, que j'emmène,
Ferait en l'apprenant de la vertu romaine,
Voudrait garder ses fils, et, pour répondre d'eux,
Il est bon qu'à la Tour je les tienne tous deux.
Alors.....

BUCKINGHAM.

Que ferez-vous?

GLOCESTER

Ami, l'homme propose...
Tu sais le vieil adage?

BUCKINGHAM.

Enfin?

GLOCESTER.

Et Dieu dispose.
Mais dans ce long discours, où tu t'es surpassé,
Du bruit qui se répand tu n'as donc rien glissé?

BUCKINGHAM.

Quel bruit?

GLOCESTER.

Sur les enfans, sur leurs droits, leur naissance.

BUCKINGHAM.

A quoi bon démentir un bruit sans consistance?

GLOCESTER.

On le répète au moins, puisqu'elle a tout appris.

BUCKINGHAM.

La reine?

GLOCESTER.

Lady Gray; d'abord c'étaient des cris;
Et puis, par un retour qui m'étonna moi-même,
Ce fut, pour s'excuser, un embarras extrême,
Oui, là, comme un remords, enfin, je ne sais quoi
De quelqu'un qui se trouble et n'est pas sûr de soi.

BUCKINGHAM.

De sa confusion n'abusez pas contre elle :
La reine est des vertus le plus parfait modèle.

GLOCESTER.

Je puis avoir mal vu; mais toi qui vois si bien,
Tu crois que le conseil ne t'a déguisé rien?

BUCKINGHAM.

Ils portent, ces bourgeois, leur cœur sur leur visage.

GLOCESTER.

Ils m'ont fait protecteur, s'ils voulaient davan-
[tage?

BUCKINGHAM.

Quoi donc?

GLOCESTER.

M'avoir....

BUCKINGHAM.

Parlez.

GLOCESTER.

Tu dois m'entendre.

BUCKINGHAM.

Non.

GLOCESTER.

Toujours pour protecteur, mais sous un autre nom.

BUCKINGHAM.

Celui de roi?

GLOCESTER.

Je crains qu'ils n'en aient la pensée.

BUCKINGHAM.

Ils ne l'ont pas.

GLOCESTER.

Alors j'aurais la main forcée.

BUCKINGHAM.

Erreur!

GLOCESTER.

Si le conseil abuse de ses droits,
Que faire, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Refuser.

GLOCESTER.

Ah! tu crois?

BUCKINGHAM.

Oui, refuser, milord.

GLOCESTER.

Parle plus bas.

BUCKINGHAM.

De grâce!
Quand vous accepteriez, comment vous faire place?
Sur les fils d'Édouard un faux bruit débité
Ne saurait prévaloir contre la vérité.
Il faudra donc s'armer d'un bien triste courage,
Et frapper des deux mains pour s'ouvrir un passage.

J'accepte : ce seul mot renferme leur trépas ;
Et ce mot plein de sang, vous ne le direz pas.

GLOCESTER.

Tu fus moins scrupuleux dans plus d'une entreprise,

BUCKINGHAM.

J'en conviens; que m'importe à moi qui les méprise.
Si tous ces noms chétifs, si ces races d'un jour,
Qu'un rayon du pouvoir fait éclore à la cour,
Rentrent dans le néant, quand le soleil se couche,
Sous le bras qui les fauche ou le pied qui les touche.
Se baisse qui voudra pour en prendre souci ;
Mais quant au sang royal il n'en est pas ainsi ;
Ses droits sont les garans des droits de la noblesse;
Les deux princes, c'est nous : qui les touche nous [blesse.
Le peuple, sans raison, deviendra leur soutien.
Je sais que tout ceci ne le regarde en rien :
Pour avoir un avis il n'est baron ni comte,
Mais c'est un spectateur dont il faut tenir compte.
Acteur, il est terrible ; et que d'orgueils jaloux
Irriteront sa rage en le lâchant sur vous.
Il vous faudra braver, appuyé d'un vain titre,
Et l'église et l'armée, et le casque et la mitre ;
Et pour vous harceler, sans être jamais las,
On peut s'en rapporter à l'esprit des prélats.
Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde,

Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde :
Quand les glaives bénis sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.
Étouffez les conseils du démon qui vous pousse ;
Édouard sera faible ; eh bien ! roi sans secousse,
Prenez-lui son pouvoir et laissez-lui ses jours.
En régnant sous son nom, vous régnerez toujours.
Mais le trône tient mal et tremble par la base,
Quand il y faut monter sur deux corps qu'on écrase :
Le pied vous manquerait ; ces degrés palpitans,
Pour qu'on n'y glisse pas, saigneront trop long-
[temps.

GLOCESTER.

La morale, cousin, n'est guère à ton usage ;
Mais je dois convenir que ton conseil est sage.
Je t'en sais bien bon gré.

BUCKINGHAM.

Je pourrai donc, milord,
Prendre possession du comté d'Hereford ?

GLOCESTER.

L'heure avance, je crois ?

BUCKINGHAM.

Mais....

GLOCESTER.

Le devoir m'appelle :
Je vais chercher la reine et son fils avec elle.

BUCKINGHAM.

Mais vous m'avez promis...

GLOCESTER.

Ah! c'est m'importuner :
Je ne suis pas, mon cher, en humeur de donner.
Tout en réfléchissant sur ta rare sagesse,
Je prétends réfléchir aussi sur ma promesse.

Il entre chez la reine.

SCÈNE SEPTIÈME.

BUCKINGHAM.

« Le jour, où quand je marche on me laisse en [chemin,
» Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.
Il l'a dit: Me punir d'avoir été sincère,
Jamais! moi, son parent!... Clarence était son frère.
Il me tûra. Pourquoi? S'il est fort, je le suis.
Dans le parti du roi sait-on ce que je puis?
Courons à sa rencontre... un éclat! C'est ma perte;
C'est avec le régent me mettre en guerre ouverte;
Et les coups que je porte, il faut les lui cacher:
Car un bon repentir pourrait nous rapprocher.
Sans m'engager trop loin, avertissons la reine;

Mais il est avec elle. Écrivons ; lettre vaine !
Elle viendra trop tard. Mais s'il les tient tous deux,
Ils tombent l'un sur l'autre et je tombe après eux...
Dieu ! sauvez d'Édouard la race encor vivante !
Oui, Dieu : quand nos cheveux se dressent d'é-
[pouvante,

Apercevant Richard.

Ce mot nous vient toujours. — O bonheur ! il m'en-
[tend.
Le duc d'York !

SCÈNE HUITIÈME.

BUCKINGHAM, LE DUC D'YORK.

BUCKINGHAM, *au duc d'York qui traverse la scène.*

Milord !...

LE DUC D'YORK

Je n'ai pas un instant.

BUCKINGHAM.

De grâce ! écoutez-moi.

LE DUC D'YORK.

La reine me demande ;
Et vous ne voulez pas, cher cousin, qu'elle attende.

BUCKINGHAM.

Prince, deux mots!

LE DUC D'YORK.

Pas un.

BUCKINGHAM.

Vous n'irez pas.

LE DUC D'YORK.

J'y cours.

BUCKINGHAM, *se jetant au-devant de lui.*

Arrêtez!

LE DUC D'YORK.

Avec moi vous qui jouez toujours,
Qu'avez-vous donc?

BUCKINGHAM.

Silence, au nom de votre vie!

LE DUC D'YORK.

Vous riez.

BUCKINGHAM.

Par le ciel! je n'en ai pas envie.

LE DUC D'YORK.

Moi, j'ai ri, j'ai chanté, j'ai sauté tout le jour:
Il arrive Édouard; l'embrasser à la Tour,
Quel plaisir!

BUCKINGHAM.

Gardez-vous d'y suivre votre mère!

LE DUC D'YORK.

Je n'irais pas, milord, au-devant de mon frère !

BUCKINGHAM.

Non.

LE DUC D'YORK.

Je veux dans ses bras m'élancer le premier.

BUCKINGHAM.

C'est vous perdre.

LE DUC D'YORK.

Comment?

BUCKINGHAM.

Il faut vous défier...

LE DUC D'YORK.

De qui?

BUCKINGHAM, *à part.*

Que dire?

LE DUC D'YORK.

Eh bien?

BUCKINGHAM.

Je voudrais voir la reine.

LE DUC D'YORK.

Venez donc.

BUCKINGHAM.

Sans témoin.

LE DUC D'YORK.

Vous aurez quelque peine :

Le régent est près d'elle.

BUCKINGHAM.

Il le faut.

LE DUC D'YORK.

Mais on part.

BUCKINGHAM.

Si je ne la vois pas, il meurt, votre Édouard.

LE DUC D'YORK.

Édouard!

BUCKINGHAM.

Pensez-y.

LE DUC D'YORK.

Mon frère!

BUCKINGHAM.

Le temps presse.

LE DUC D'YORK.

J'y rêve.

BUCKINGHAM.

Si du roi le sort vous intéresse,
N'allez pas à la Tour.

LE DUC D'YORK.

Non. Je vous le promets.

BUCKINGHAM.

C'est sûr?

LE DUC D'YORK.

Quand j'ai dit non, je ne cède jamais

BUCKINGHAM.

Foi d'Anglais?

LE DUC D'YORK.

Foi de prince!

BUCKINGHAM.

On vient.

LE DUC D'YORK.

Laissez-moi faire.

BUCKINGHAM.

Mais comment aux regards pourrai-je me soustraire?

LE DUC D'YORK.

Suivez-moi vite.

BUCKINGHAM.

Où donc?

LE DUC D'YORK, *soulevant une portière qui fait face à l'appartement de la reine.*

Ici, milord, ici:
Hier, en m'y cachant, j'ai fait peur à Luci.

BUCKINGHAM.

Cher enfant, soyez ferme.

LE DUC D'YORK.

A peine je respire;
Mais je pense à mon frère, et son danger m'inspire.

Il revient rapidement sur le devant de la scène, et, le coude appuyé sur le dos d'un fauteuil, il reste dans l'attitude de la réflexion.

SCÈNE NEUVIÈME.

LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, GLOCESTER, BUCKINGHAM (caché), UN OFFICIER de la Tour.

GLOCESTER, *à l'officier qui sort.*

Je vous suis au conseil.

ÉLISABETH, *montrant le duc d'York.*

Le front dans ses deux mains,
Il semble méditer sur le sort des humains.
On le cherche; il est là, rêveur et solitaire.
Richard!...

LE DUC D'YORK, *avec gravité.*

Je réfléchis.

ÉLISABETH.

Vraiment?

GLOCESTER.

Pauvre Angleterre!
Pour elle un tel travail sera sans résultat:
On a troublé Sa Grâce.

ÉLISABETH.

Allons, homme d'état,
D'un rendez-vous qu'on prend pensez qu'on est esclave,
Au lieu de réfléchir sur quelque rien.

LE DUC D'YORK.

Très-grave;
Sur cette question que je roule à part moi:
Est-il jamais permis de manquer à sa foi?

ÉLISABETH.

Est-ce une question ? Suivez-nous, tête folle.

GLOCESTER.

L'honneur fait un devoir de tenir sa parole;
J'ai la vôtre : partons.

LE DUC D'YORK.

Mais j'ai la vôtre aussi;
Vous la tiendrez, milord; ou bien je reste ici.

GLOCESTER.

Comment?

LE DUC D'YORK.

Sur mon coursier je veux traverser Londre;
Vous niez mon adresse, et je vais vous confondre.
Est-il en bas?

GLOCESTER.

Plus tard vous aurez ce bonheur.

LE DUC D'YORK.

De vos bontés trop tôt peut-on se faire honneur?

GLOCESTER.

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès à présent.

GLOCESTER.

Ce soir, je vous l'atteste.

LE DUC D'YORK.

S'il arrive, je pars; s'il ne vient pas, je reste.

ÉLISABETH.

Au duc d'York, en lui parlant à l'oreille.

Il s'assied. — Allons donc! je vous le dis tout bas:
Mais je rougis pour vous; mais vous n'y pensez pas;
Vous viendrez, Richard.

LE DUC D'YORK.

Non.

GLOCESTER.

Résister à sa mère,
Ah! mon neveu, c'est mal.

LE DUC D'YORK.

La vôtre vous est chère,
Et je la vis deux fois vous quitter en pleurant:
C'était donc bien plus mal; car vous êtes plus grand.

ÉLISABETH, *d'une voix altérée.*

Vous m'affligez, mon fils.

LE DUC D'YORK, *avec émotion en se levant.*

Moi!

ÉLISABETH.

Beaucoup, je vous jure;
Mais beaucoup.

LE DUC D'YORK, *s'élançant vers elle.*

Ah! ma mère!

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Il vient, j'en étais sûre,

LE DUC D'YORK, *avec résolution.*

Non!

GLOCESTER, *impatienté.*

Par force à la Tour il le faut emmener.

LE DUC D'YORK.

Par force! osez-le donc : qui voudra m'y traîner?
Qui donnera cet ordre? est-ce vous ou la reine?
Moi, frère et fils de roi, commandez qu'on m'y [traîne.

GLOCESTER, *qui s'avance vers lui.*

Apprenez qu'à votre âge, on ne fait pas la loi;
Je vais vous le prouver.

LE DUC D'YORK.

Porter la main sur moi!

Tirant à demi le poignard qui est à sa ceinture.

Prenez garde, milord!

ÉLISABETH.

Ah! c'est impardonnable!
Votre oncle!.... Où vous cacher après un trait sem- [blable?
Évitez les regards; n'allez pas avec nous;
Restez; nous recevrons votre frère sans vous;

Et je veux à la Tour l'embrasser la première,
Et vous n'y viendrez pas de la journée entière,
Ni demain, ni plus tard, ni pendant tout un mois :
J'en prends l'engagement. Vous verrez cette fois
Si l'on tient avec vous sa parole royale.

A Glocester.

Partons, milord.

GLOCESTER.

Non pas : quel éclat! quel scandale!
Il sent trop son erreur pour y persévérer.
Au reste, j'ai moi-même un tort à réparer.
Je me rends à la Tour où le conseil m'appelle;

A Richard.

Toutefois, ce présent qui fait notre querelle,
Je vais vous l'envoyer, oui, j'y cours de ce pas;
Mais j'en suis sûr, milord, vous ne l'attendrez pas.

ÉLISABETH.

De cette fantaisie à la fin je me lasse;
J'entends, je veux qu'il reste.

GLOCESTER.

Ah! j'ai le droit de grâce,
J'en userai pour lui; laissez-moi pardonner :
Sans ce droit-là, ma sœur, qui voudrait gouverner?

A Richard qui se détourne sans répondre.—Bas à la reine en souriant.

Nous quittons-nous amis?—Il est bien volontaire;

Mais cet excès vaut mieux que le défaut contraire.
Vous nous l'amènerez.

ÉLISABETH.

Je sens que j'aurai tort.

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Vous le voulez.

GLOCESTER, *lui baisant la main.*

A revoir donc!

LE DUC D'YORK, *qui le suit des yeux.*

Il sort.

SCÈNE DIXIÈME.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, puis BUCKINGHAM.

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

N'êtes-vous pas honteux....

LE DUC D'YORK, *après s'être assuré que Glocester est parti.*

Victoire! il se retire!
Le champ d'honneur me reste.

ÉLISABETH.

Êtes-vous en délire!

LE DUC D'YORK, *s'élançant dans ses bras.*

Victoire ! embrassez-moi : votre Édouard vivra.

ÉLISABETH.

Menaçait-on ses jours ?

LE DUC D'YORK, *courant chercher Buckingham.*

Milord vous l'apprendra.
Accourez, cher cousin. Ai-je du caractère ?
Répondez.

BUCKINGHAM.

Noble enfant !

ÉLISABETH.

Quel est donc ce mystère ?
Le duc de Buckingham !

LE DUC D'YORK.

Qui vient vous découvrir
Qu'à la Tour... il l'a dit, mon frère allait périr...
Nous périssions tous deux ; mais comment, je l'i-
[gnore.
Et moi... Pauvre Édouard !... M'en voulez-vous en-
[core ?...
Pardon !... pour le sauver, je n'avais qu'un moyen :
Il vit... Mais je me trouble et ne vous apprends
[rien :
Parlez, parlez, milord !

ÉLISABETH.

De grâce ! car je tremble.

BUCKINGHAM.

Si vos fils à la Tour passent une heure ensemble,
Ils sont perdus !

ÉLISABETH.

Pourquoi ?

BUCKINGHAM.

Ne m'interrogez pas :
Fuyez.

ÉLISABETH.

Moi !

BUCKINGHAM.

Loin d'ici précipitez vos pas,
Vous et le duc d'York.

ÉLISABETH.

Chez moi que peut-il craindre ?

BUCKINGHAM.

A le livrer vous-même on pourrait vous contrain-
[dre.

ÉLISABETH.

A le livrer, milord ? qui le viendra chercher ?
Lui ! mon fils ! de mes bras qui pourra l'arracher ?
Qui donc ? Mais, par pitié, qui donc ?

BUCKINGHAM.

La force ouverte,
Les complots, un parti qui conspire leur perte.

ÉLISABETH.

Glocester le connaît ce parti dangereux :
Ce qu'il fit pour Rivers, il le fera pour eux.

BUCKINGHAM.

Pour Rivers!

ÉLISABETH.

Ah! milord, vous pâlissez!

BUCKINGHAM.

Non, reine;
Non... ou plutôt je cède au zèle qui m'entraîne :
Je pâlis, mais pour vous; je pâlis d'un danger,
Que le régent...

ÉLISABETH.

Eh bien! il va les protéger.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, il vous trahit.

ÉLISABETH.

Lui!

BUCKINGHAM, *vivement.*

Ce doute l'offense :
Croyez qu'il s'armera pour prendre leur défense;
Il le doit.

ÉLISABETH.

Le veut-il?

BUCKINGHAM.

Reine... c'est son devoir.

Mais fuyez, hâtez-vous, et je cours le revoir.
Gagnez de Westminster l'asile inviolable :
Jamais aucun parti, dans sa haine inplacable,
Jamais, dans son orgueil, aucun pouvoir humain
Jusqu'au fond de ses murs n'osa porter la main.

ÉLISABETH.

Ils sont accoutumés à voir couler mes larmes :

Au duc d'York.

Loin de mon noble époux qu'avaient trahi ses ar-
[mes,
Ton frère, à la lueur de leurs pâles flambeaux,
Poussa ses prémiers cris au milieu des tombeaux.
Que les mânes des rois, témoins de sa naissance,
Après l'avoir sauvé, recueillent ton enfance!
Courons : pour te frapper sur mon sein maternel,
On n'insultera pas nos prêtres, l'Éternel,
Les ombres des héros que pleure l'Angleterre,
La majesté des cieux et celle de la terre.
Viens.....

Se retournant tout à coup vers Buckingham, et fondant en larmes.

Mais, mon Édouard, je l'abandonne, lui!
Qui le protégera?

BUCKINGHAM.

Comptez sur mon appui.
Que tout reste secret; gardez qu'une imprudence

N'informe Glocester de cette confidence.
Si contre vos enfans il n'a rien médité,
(Et de son dévoûment vous seule avez douté)
En courant vous chercher, je reviens vous l'ap-
[prendre;
Mais s'il vous a trahi, reine, il faut nous défen-
[dre,
Unir nos partisans, et de sa trahison,
Les armes à la main, lui demander raison.

LE DUC D'YORK.

Appelez-moi, milord; faut-il marcher? je l'ose:
Mon sang pour Édouard, et Dieu pour notre cause!

ÉLISABETH.

Toi combattre! qui, toi que dans mes bras je tiens!
Si jeune, toi, mourir! non, viens; cher enfant,
[viens...

Elle fait un pas pour sortir, s'arrête, et s'adressant à Buckingham avec désespoir.

Plaignez-moi : j'ai deux fils, deux fils que j'ido-
[lâtre;
Je suis mère pour l'un et pour l'autre marâtre.
Je sauve et livre un d'eux; ils ont les mêmes droits.
Rester! partir! le puis-je? et comment faire un
[choix?

S'élançant vers Richard qu'elle entoure de ses bras.

Ah! que dis-je? il est là : je le vois; il l'emporte.

Je vous réponds de lui ; s'il meurt, je serai morte
Pour le fouler aux pieds, ils marcheront sur moi ;
Mais le roi ! devant Dieu, répondez-vous du roi ?

BUCKINGHAM.

Sur l'honneur.

ÉLISABETH.

Devant Dieu !

BUCKINGHAM.

Je le jure à sa mère.

ÉLISABETH.

Vous défendrez mon fils !

LE DUC D'YORK, *se jetant au cou de Buckingham.*

Vous me rendez mon frère.

FIN DE L'ACTE PREMIER.

ACTE SECOND.

Une salle de la Tour. Sur le devant une table couverte de papiers; deux portes latérales, une porte au fond; une fenêtre qui donne sur la place.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLOCESTER *seul le coude appuyé sur la table.*

Quoi ! de nos courtisans je fais ce que je veux;
Nos vieux lords, dont l'intrigue a blanchi les che-
[veux,
Nos légistes profonds, à mon gré je les joue,
Et c'est contre un enfant que ma prudence échoue!
Ils sont à Westminster!.. . mon pouvoir souverain
S'arrête intimidé devant ce mur d'airain.
Ont-ils par Buckingham pris de moi quelque om-
[brage?
Le traître !... Cependant il raisonnait en sage :
Pourvu qu'il reste enfant ce roi faible et borné,

Jc suis plus roi que lui, sans l'avoir détrôné.
Je lirai dans son cœur s'il doit mourir ou vivre;
Mais réduit à frapper, d'un seul je me délivre;
Ils sont deux, et lui mort, vive Richard!... lequel?

Se levant.

Je suis Richard aussi. — Sans respect pour l'autel;
Courons chercher ma proie au fond du sanctuaire;
Osons l'en arracher; Dicu me laissera faire.

Retombant assis.

Mais ses prêtres!... Cédons à la nécessité :
Flattons en l'implorant leur sainte humilité.
Pour monter jusqu'au faîte il faut savoir descendre,
Et mendier bien bas cc qu'on n'ose pas prendre.

Il se lève de nouveau.

Quant à vous Buckingham, mon bon, mon noble [ami,
Vous avez reculé; c'est trahir à demi.
Vous êtes grand railleur, milord; mais je parie
Que vous ne rirez pas de ma plaisanterie.

Appelant. A un officier de la Tour.

Quelqu'un! — Ce prisonnier délivré par mes soins,

L'officier sort.

Qu'il vienne. — Sur son bras puis-je compter au [moins?
Je l'espère; et malheur au scrupuleux complice,
Qui me donne un conseil quand je veux un service!

C'est sa faute après tout : plus infirme d'esprit,
Plus bourgeois par le cœur que les sots dont il rit,
A frapper terre à terre aisément on l'amène ;
Mais il en reste là : pauvre nature humaine !
Pas un homme complet, pas un seul !... c'est pitié :
En vertu comme en vice ils font tout à moitié.

Voyant entrer Tyrrel.

Jugeons de celui-ci.

—

SCÈNE DEUXIÈME.

GLOCESTER, TYRREL, UN OFFICIER DE LA TOUR.

GLOCESTER, *examinant Tyrrel qui reste au fond.*

Son ancienne opulence
A laissé sur son front un reste d'insolence,
Un air de cour... bon signe! on sera son appui,
S'il est à la hauteur du mal qu'on dit de lui.

Il s'assied. A Tyrrel.--A l'Officier.

Approchez.—Laissez-nous.

SCÈNE TROISIÈME.

GLOCESTER, TYRREL.

GLOCESTER.

C'est Tyrrel qu'on vous nomme ?

TYRREL.

Jame Tyrrel, milord.

GLOCESTER.

Vous êtes gentilhomme ?

TYRREL.

D'assez bonne maison ; c'est là mon beau côté :
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.

GLOCESTER.

Vous avez dévoré plus d'un riche héritage ?

TYRREL.

Quatre.

GLOCESTER.

Vous en auriez dissipé davantage.

TYRREL.

Je le présume aussi ; mais pour m'en assurer,
Je n'ai plus par malheur de parens à pleurer.

GLOCESTER.

Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage[e],
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage.

TYRREL.

C'est une calomnie et milord le sent bien ;

Vu que sur des aïeux un juif ne prête rien.

GLOCESTER.

Voilà votre raison?

TYRREL.

Elle est bonne.

GLOCESTER.

Vous êtes
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes,
Sans principes, sans frein....

TYRREL.

Ajoutez sans crédit,
Et, cela fait, milord, vous n'aurez pas tout dit.

GLOCESTER.

Joueur!

TYRREL.

Qui ne l'est pas?

GLOCESTER.

Joueur déraisonnable!

TYRREL.

Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.

GLOCESTER.

Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur...

TYRREL.

Il eut donc tous les torts; je n'eus que du mal-
[heur.

GLOCESTER.

Furieux.

TYRREL.

C'est sa faute.

GLOCESTER.

Et meurtrier par suite.

TYRREL, *froidement.*

C'est pourtant là, milord, que mène l'inconduite.

GLOCESTER.

A Tyburn.

TYRREL.

Où j'attends qu'un bond précipité
Me lance dans l'espace et dans l'éternité.

GLOCESTER.

Le terme du voyage est fort triste.

TYRREL.

Sans doute;
Mais je me suis du moins amusé sur la route.

GLOCESTER.

Je vois que les cachots ne vous ont pas changé.

TYRREL.

Tant que je n'aurai rien je serai corrigé.

GLOCESTER.

Mais si l'on vous pardonne?

TYRREL.

On perdra sa clémence.

GLOCESTER.

Et si l'on vous rend tout, Tyrrel?

TYRREL.

Je recommence.
A l'âge respectable où je suis parvenu,
Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu.
Mais à mourir demain je me soumets d'avance,
S'il faut pour me sauver faire sa connaissance.
Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours!
Jamais. Grands airs, grand train, duels, folles [amours,
J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche,
Et des amis!.. jugez : je fus quatre fois riche.
Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,
Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques du jeu
Quand il faisait rouler sous nos mains forcenées,
Le flux et le reflux des piles de guinées.
Quelles nuits! beau joueur et plus heureux amant,
J'eus un fils; bien à moi : je ne sais pas comment;
Mais je l'idolâtrais. Il était adorable,
Lorsqu'au milieu des dés qui parcouraient la table,
Il trépignait sur l'or par ses pieds dispersé;
Je le prêchais d'exemple; il m'aurait surpassé,
Et déjà son enfance, en malices féconde,
Promettait le démon le plus charmant du monde......
Ce n'est qu'un ange, hélas! Dieu me l'a retiré,

Je l'ai pleuré, ce fils; ah! je l'ai bien pleuré.
J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître :
Jetant trésors, contrats, regrets, par la fenêtre,
J'y jetai ma raison : il fallait oublier.
Du désordre opulent qui m'était familier,
Je descendis plus bas; je bus jusqu'à la lie,
De la taverne enfin la grossière folie,
Et d'excès en excès je tombai, je roulai
Jusqu'au fond de l'abîme, où, de plaisirs brûlé,
Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'i-
[vresse,
En m'éveillant à jeun, je connus ma détresse.
Vous parlez de Tyburn; me voilà : je suis prêt,
N'ayant plus un schelling, je n'ai pas un regret.
Que le néant, le ciel, ou l'enfer me réclame,
Mon corps est arrivé : bon voyage à mon ame!

GLOCESTER.

Convenez-en, Tyrrel, vous seriez homme encor
A la vendre au démon, s'il vous offrait de l'or.

TYRREL.

Je ne marchande pas, quelque prix qu'il y mette;
Mais il l'aura pour rien, je doute qu'il l'achète.

GLOCESTER.

Et s'il fait le marché?

TYRREL.

C'est une dupe.

GLOCESTER.

Eh bien!

Veux-tu la vendre?

TYRREL.

A qui?

GLOCESTER.

Je l'achète.

TYRREL.

Combien?

GLOCESTER.

Je te rends tout.

TYRREL.

Voyons!

GLOCESTER.

D'abord ton innocence.

TYRREL.

Après!

GLOCESTER.

Ta liberté.

TYRREL.

C'est mieux.

GLOCESTER.

Ton opulence.

TYRREL, *vivement.*

C'est assez.

GLOCESTER.

Pour Tyrrel ; mais stipulons pour moi.

TYRREL.

Que vous faut-il, milord ?

GLOCESTER.

Un plein pouvoir sur toi.

TYRREL.

Vous l'aurez.

GLOCESTER.

Aujourd'hui ?

TYRREL.

Sur l'heure.

GLOCESTER.

Au premier signe,

Comprends-moi.

TYRREL.

J'ai des yeux.

GLOCESTER.

Frappe qui je désigne.

TYRREL.

Mon bras n'est que trop sûr.

GLOCESTER.

Sans consulter le rang.

TYRREL.

Hors le prix convenu, tout m'est indifférent.

GLOCESTER.

Mon ami, si je veux :

TYRREL.

Et le mien, s'il vous gêne.

GLOCESTER.

A l'œuvre !

TYRREL.

Commandez, milord, je suis en veine.

GLOCESTER.

Du comte d'Hereford délivre-moi ce soir.

TYRREL.

Je ne le connais pas.

GLOCESTER.

Bientôt tu vas le voir.

TYRREL.

Où l'attendre ?

GLOCESTER.

A Whit-Hall.

TYRREL.

Il est mort s'il y passe.

GLOCESTER.

Je l'y ferai passer.

TYRREL.

Bien.

GLOCESTER.

Un point m'embarrasse.

TYRREL.

Lequel ?

GLOCESTER.

Peut-on encor te connaître à la cour ?

TYRREL.

J'y parus à vingt ans et n'y restai qu'un jour.

GLOCESTER.

Pourquoi ?

TYRREL.

Je m'ennuyai, milord, de l'étiquette.

GLOCESTER.

Que sir Jame Tyrrel aujourd'hui s'y soumette.

TYRREL, *avec importance.*

Il le fera pour vous.

GLOCESTER.

C'est bien : levez les yeux ;
Sur votre front hautain portez tous vos aïeux.
Allons, mon gentilhomme, une superbe audace !
Un train de roi ! cet air qui dit : faites-moi place !
De vices de bon goût ! de splendides repas !
Vos salons, dès demain, ne désempliront pas ;
Et nul n'ira chercher, s'il s'amuse à vos fêtes,
Qui vous étiez, sir Jame, en voyant qui vous êtes.
Tout vous convient-il ?

TYRREL.

Tout.

GLOCESTER.

C'est donc fait ?

TYRREL.

Je conclus.

GLOCESTER.

Moi, je paye ; à présent tu ne t'appartiens plus.

TYRREL.

Jamais on n'eut sur moi de droit si légitime :
Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.

GLOCESTER, *en lui montrant une des portes latérales.*

Pendant qu'il s'éloigne.

On vient ; sors.—Par Saint-Georges ! on ne l'a pas [flatté :
Il me réconcilie avec l'humanité.

SCÈNE QUATRIÈME.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

GLOCESTER, *à Buckingham qui entre.*

De grâce, arrivez donc, cousin, on vous désire.

BUCKINGHAM.

Très-noble protecteur, souffrez que je respire.
Je voulais des premiers saluer à la Tour
Le roi, qu'auprès de vous je croyais de retour ;

Mais je suis peu surpris qu'il traverse avec peine
L'océan plébéien dont chaque rue est pleine.

Allant à la fenêtre qu'il ouvre.

Avant de m'accuser, milord, regardez-les :
Quelle foule ! on s'écrase; et de Douvre à Calais
La mer, par un gros temps, a plus de courtoisie
Que ce peuple agité jusqu'à la frénésie.
Il ne veut que son roi; froissé dans ses ébats,
Meurtri de ses transports, je me disais tout bas,
Qu'on serait mal venu par force ou par adresse
A lui ravir l'objet d'une si folle ivresse.
Qnand je vous parle ainsi je ne suis pas suspect :
Ils ont, parbleu, pour moi montré peu de respect;
Et mon cheval pourtant est de plus noble race
Que ce troupeau d'Anglais entassés sur la place.

GLOCESTER.

Parlait-on de la reine ?

BUCKINGHAM.

Avec un dévoûment !....

GLOCESTER.

Elle est à Westminster.

BUCKINGHAM.

Elle !

GLOCESTER.

Et son fils.

BUCKINGHAM.

Vraiment ?

GLOCESTER.

C'est très-vrai.

BUCKINGHAM.

Dans quel but ?

GLOCESTER.

Si tu peux le comprendre
Tu me feras plaisir, cousin, de me l'apprendre.

BUCKINGHAM.

Peut-être un mot de vous a causé son effroi.

GLOCESTER.

Oui, j'aurai trop parlé : tout le mal vint de moi.
Il m'a fallu souvent descendre à l'imposture ;
Mais j'y suis maladroit : c'est contre ma nature.

BUCKINGHAM.

Quelle faute !

GLOCESTER.

J'ai peine à me la pardonner.
J'aurais dû par toi seul me laisser deviner ;
J'étais sûr de ta foi.

BUCKINGHAM.

Certes.

GLOCESTER, *en souriant.*

La reine est belle ;
Et je vous crois, cher duc, assez bien avec elle.

BUCKINGHAM.

Moi!.. sa grave beauté serait fort de mon goût;
Ma gaité, par malheur, ne lui va pas du tout.

GLOCESTER.

J'avais compté sur vous pour certaine entreprise!

BUCKINGHAM.

Contre l'autel, milord! qui s'y heurte, s'y brise.
Je vous l'ai toujours dit; respectez le saint lieu:
La haine tient long-temps dans les hommes de
[Dieu.
Orgueil épiscopal, rancune monastique,
Remuer tout cela n'est jamais politique.

GLOCESTER.

Ta raison, Buckingham, quelquefois me confond.

BUCKINGHAM, *en riant.*

Pas plus que moi, milord.

GLOCESTER.

Ton esprit est profond

BUCKINGHAM.

Les fous sont étonnans dans leurs momens lucides.

GLOCESTER.

De tous mes intérêts il faut que tu décides.

BUCKINGHAM, *à part.*

Me revient-il?

GLOCESTER, *avec bonhomie.*

Pourtant tes conseils m'ont déplu;

Mon pauvre Buckingham, oui, je t'en ai voulu.
J'en conviens : j'étais fou, j'avais une pensée,
Une pensée horrible, et je l'ai repoussée.
Elle m'aurait perdu ; l'abîme était voisin ;
J'y tombais.

BUCKINGHAM.

Je le crois.

GLOCESTER.

Embrasse-moi, cousin :
Tu m'as sauvé.

BUCKINGHAM.

Milord !

GLOCESTER.

D'une chute certaine.

BUCKINGHAM, *à part.*

Me suis-je trop pressé de parler à la reine ?

GLOCESTER.

J'avais vu le lord-maire ; il voulait tout oser.
Tu passeras chez lui.

BUCKINGHAM.

Qui, moi ?

GLOCESTER.

Pour refuser.

BUCKINGHAM.

Quoi ! positivement ?

GLOCESTER.

Même avec cet air digne,
Ce dédain vertueux de l'honneur qui s'indigne.

BUCKINGHAM.

Je ne remettrai pas l'ambassade à demain.

GLOCESTER, *à part.*

Non ; mais l'ambassadeur peut rester en chemin.

On entend du dehors la rumeur de la foule et les cris de Vive le Roi! Vive Édouard!

A Buckingham.

Quels cris !

BUCKINGHAM.

Le roi s'approche.

GLOCESTER.

Exploitons sa faiblesse ;
Gouvernons, à nous deux, sa précoce vieillesse.
Le flatteur qui nous perd est mieux venu souvent
Que l'ami qui nous sauve en nous désapprouvant;
Mais détrompé plus tard, c'est à l'ami qu'on pense,
Et tu sauras bientôt comment je récompense.
Ta main! oublions tout.

BUCKINGHAM.

Et de grand cœur, milord.

GLOCESTER.

Cousin, c'est entre nous à la vie, à la mort.

BUCKINGHAM, *à part.*

J'en crois son intérêt qui dicte sa conduite.

GLOCESTER, *à part.*

Qu'il répare sa faute et qu'il la paie ensuite.

A Buckingham.

Viens au devant du roi; courons. Mais le voici :

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, ÉDOUARD, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVEQUE D'YORK, la cour.

GLOCESTER, *à Édouard.*

Ah! pardon! moi, milord, vous recevoir ici!
C'est au seuil de la Tour, c'est aux portes de Lon-
[dre
Que parmi vos sujets je devais me confondre,

Mettant un genou en terre.

Et le front découvert, — vous offrir à genoux,
Les vœux du plus zélé, du plus humble de tous.

ÉDOUARD, *le relevant.*

Mon oncle, dans mes bras!... que leur foule atten-
[drie
Doit mêler de regrets à son idolâtrie!

A! ce n'est pas à moi de connaître l'orgueil :
Je n'ai rien fait pour eux. Digne objet de leur
[deuil,
Que mon père au tombeau soit fier de son ou-
[vrage ;
C'est lui qui m'a laissé leurs cœurs en héritage.
Mais un autre oncle encor devait m'ouvrir ses bras?

GLOCESTER.

Lord Rivers.

ÉDOUARD.

Je le cherche, et je ne le vois pas.
Depuis que par vos soins tant d'éclat m'environne
Qu'une garde d'honneur entoure ma personne,
Sans m'en donner avis, il a quitté la cour,
Et près de vous, dit-on, m'a devancé d'un jour.

GLOCESTER.

J'ai moi-même à la reine expliqué son absence.

ÉDOUARD.

Ma mère!... Ah! pardonnez à mon impatience;
Et Richard! Où sont-ils?

GLOCESTER.

Que mon noble neveu
D'un tort dont je gémis reçoive ici l'aveu :
Un parti s'agitait; j'en informe la reine;
Elle en prend quelque ombrage, et je la quitte à
[peine

Qu'aux murs de l'abbaye elle va s'enfermer.
C'est ma faute : pour vous trop prompt à m'alar-
[mer,
Je n'ai pas ménagé sa terreur maternelle,
Et je suis, par tendresse, aussi coupable qu'elle.
Excusez-nous tous deux.

ÉDOUARD.

Ah! courons la chercher.

GLOCESTER.

C'est donner de l'éclat à ce qu'il faut cacher.
De votre main royale un avis doit suffire.
Un mot qui la rassure, un seul!

ÉDOUARD, *courant s'asseoir près de la table.*

Je vais l'écrire.

GLOCESTER, *s'approchant des prélats.*

Mes vénérables lords, à vos soins j'ai recours :
Appuyez cet écrit de vos pieux discours;
L'éloquence du cœur coule de votre bouche.
Je me joindrais à vous; mais sur ce qui vous touche,
Dût mon respect profond paraître timoré,
Le seuil de Westminster pour mes pas est sacré.

ÉDOUARD, *tandis que Glocester continue de s'entretenir avec les évêques.*

Ah! bonjour, Buckingham!

BUCKINGHAM.

La santé de Sa Grâce

A souffert du voyage.

ÉDOUARD, *qui se remet à écrire.*

Un peu.

BUCKINGHAM.

Ce bruit vous lasse;
Mais cet excellent peuple est toujours furieux,
Et tûrait ses amis pour les accueillir mieux.

ÉDOUARD.

Je l'aime : ses transports passent mon espérance,
Et j'en parle à la reine avec reconnaissance.

GLOCESTER, *remerciant les évêques.*

En toute occasion disposez du pouvoir;

A Tyrrel, qui entre et s'incline devant lui.

Je le mets à vos pieds. — Enchanté de vous voir,
Bon sire Jame!

ÉDOUARD, *en se levant, à Glocester qui se trouve entre lui et Buckingham.*

Voici la lettre pour ma mère.

GLOCESTER, *après l'avoir prise.*

Permettez que j'honore un dévoûment sincère,
Celui dont Buckingham a fait preuve pour vous.
Le comté d'Hereford lui fut promis par nous;
Confirmez-en le don : cette faveur légère,
S'il la tient de vos mains, lui deviendra plus chère.

ÉDOUARD.

A Buckingham.

Vous me rendez heureux. C'était me réserver
Le plaisir le plus doux qu'un roi puisse éprouver.

BUCKINGHAM *à Édouard.*

Serrant la main de Glocester.

Votre Grâce me comble — Ah! milord!...

GLOCESTER *à Buckingham.*

Je suis juste.

Remettant la lettre aux évêques.

En vous voyant chargés de ce message auguste,
Quel doute peut encor retenir notre sœur?
Promettez, accordez; satisfaites son cœur :
Je vous laisse de tout les suprêmes arbitres.

A Buckingham.

Ah! cher duc!... ou cher comte, on se perd dans [vos titres,
De vous joindre aux prélats n'êtes-vous point ja- [loux?

BUCKINGHAM.

Je m'en ferais honneur.

GLOCESTER.

La reine croit en vous.
Parlez-lui; dissipez sa crainte imaginaire.

BUCKINGHAM.

J'y cours.

GLOCESTER.

Veuillez après passer chez le lord-maire,
En échangeant un regard avec Tyrrel.
Je le crois à Whit-Hall.

BUCKINGHAM.

Il m'y verra, milord.

GLOCESTER, *qui lui frappe sur l'épaule, en jetant un coup d'œil à Tyrrel.*

Succès et bon retour au comte d'Hereford!

Buckingham sort avec les évêques, Tyrrel les suit, la cour se retire congédiée par Glocester.

SCÈNE SIXIÈME.

ÉDOUARD (assis), GLOCESTER.

GLOCESTER *à part, en revenant sur le devant de la scène.*

Sera-t-il, cet enfant, mon esclave ou mon maître?
Pour le laisser régner, c'est ce qu'il faut connaître.
Il s'appuie sur le fauteuil d'Édouard.
Des hommages de cour milord est délivré;
J'ai pris sur moi ce soin.

ÉDOUARD.

Et je vous en sais gré :

De ces émotions l'ivresse est accablante;
J'ai peine à soulever ma paupière brûlante;
Ma force est épuisée.

GLOCESTER.

Hélas! que de dégoûts,
Attachés à ce rang qui fait tant de jaloux!
Beau neveu, je vous plains.

ÉDOUARD.

Un regard de ma mère
Emportera bientôt ma douleur passagère.
Parlez-moi de Richard : m'a-t-il bien regretté ?
Du voyageur, milord, s'est-il inquiété?

GLOCESTER.

Mais....

ÉDOUARD.

Oui, j'en crois mon cœur, le sien, sa douce image
Dont les traits m'ont souri pendant tout le voyage.
Il s'occupait de moi, qui, palpitant d'espoir,
Le cherchais, l'appelais, croyais déjà le voir
Se jeter à mon cou, dans sa joie enfantine,
Les bras unis aux miens, pleurer sur ma poitrine;
Qui l'entendais, milord, comme s'il était là,
Me dire en sanglotant : Édouard, te voilà!

GLOCESTER.

Je veux l'entretenir, cette amitié si sainte :
Je prendrai du pouvoir les travaux, la contrainte.

Pour moi tous ses chagrins, pour vous la liberté,
L'amour, les jeux d'un frère et leur folle gaîté!

ÉDOUARD.

Son enjoûment naïf au plaisir vous invite;
Il rit de si bon cœur que bientôt on l'imite.

GLOCESTER.

Heureux auprès de lui vous n'aurez qu'à choisir
Entre les passe-temps qui charment son loisir.

ÉDOUARD.

Je les verrai peut-être avec un œil d'envie;
Mais d'autres soins, milord, doivent remplir ma [vie

GLOCESTER.

Et quels soins?

ÉDOUARD.

Je suis roi.

GLOCESTER.

Mon Dieu, vous le serez;
Mais ne vous troublez point d'ennuis prématurés.
N'accablez point vos jours d'un poids qu'on vous [allége;
Vous n'aurez que trop tôt ce triste privilége.

ÉDOUARD.

Dussé-je avant le temps rejoindre mes aïeux,
Lord Rivers me l'a dit, il faut voir par mes yeux.
Si mon père abusé, si ce roi qu'on révère,

N'eût pas fermé les siens dans un jour de colère,
Clarence, qu'il aimait et qu'il a tant pleuré !...

GLOCESTER.

Clarence !

ÉDOUARD.

Dans la Tour n'aurait pas expiré.

GLOCESTER, *à part.*

Il a trop de mémoire.

ÉDOUARD.

Ah ! quelle différence !
Où j'arrive avec joie il vint sans espérance.
C'est ici, dans ces murs... leur aspect m'a fait mal :
Ils ont vu si souvent couler le sang royal !

GLOCESTER.

Mais l'arrêt cette fois punissait un coupable.

ÉDOUARD.

L'arrêt qui tue un frère est toujours révocable.

GLOCESTER, *à part.*

Me soupçonnerait-il ?

ÉDOUARD.

Un frère !... ah ! ce doux nom,
Sur les lèvres des rois fait venir le pardon ;
Édouard l'accorda.

GLOCESTER.

Trop tard.

ÉDOUARD.

Non, mais un crime
Jusque sous son pardon vint frapper la victime.

GLOCESTER.

Chassez de votre esprit ce triste souvenir.

ÉDOUARD.

Eh ! quand je le voudrais, pourrais-je l'en bannir ?
J'entends sortir du cœur de mon malheureux père
Ce cri : « Mon frère est mort ! j'ai fait mourir mon [frère ! »
Je jouais, j'étais là, riant sur ses genoux,
Quand d'horreur, à ce cri, vous avez pâli tous.
Puis avec quels sanglots il reprit à voix basse :
« Eh quoi pas un de vous n'a demandé sa grâce !
» Qui l'a fait ? qui de vous à mes pieds se jetant,
» M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant ?
» Nos durs travaux, ces nuits où brisés par la guerre
» Dans le même manteau nous couchions sur la [terre,
» Où l'écartant de lui pour en couvrir son roi,
» Sous la froide rosée il tremblait près de moi ?
» Et je l'ai condamné sans qu'une bouche amie
» S'ouvrît pour me crier : Il vous sauva la vie !
» Pauvre infortuné frère !... Ah ! que jamais ton [sang
» Ne retombe sur lui ! dit-il en m'embrassant,

» Sur mes fils !... » et sa voix s'éteignit dans les
[larmes.
Mais la bonté du ciel a trompé ses alarmes :
Aimés, bénis de tous, ses deux fils sont heureux ;
Il peut dormir en paix, car vous veillez sur eux.

GLOCESTER.

A part. A Édouard.

Je respire. Écartez ces images funèbres.

ÉDOUARD.

Oui, quand j'aurai puni.

GLOCESTER.

Qui donc ?

ÉDOUARD.

Dans les ténèbres
L'assassin de Clarence en vain croit se cacher.

GLOCESTER.

Eh ! que prétendez-vous ?

ÉDOUARD.

Mon bras l'ira chercher.

GLOCESTER.

Craignez, en l'essayant, d'éveiller bien des haines.

ÉDOUARD.

La justice des rois n'a point ces craintes vaines.

GLOCESTER.

Un enfant fera-t-il, à son avénement,
Ce qu'Édouard lui-même évita prudemment ?

ÉDOUARD, *se levant.*

Le jour où, jeune encore, on revêt la puisssance,
On grandit sous son poids; pour secouer l'enfance,
Sur les degrés du trône il suffit d'un instant,
Et l'enfant couronné devient homme en montant.
Je suis plein d'avenir : Dieu dans ce corps débile
Avec un cœur de feu mit une ame virile.
Vous serez fier de moi, j'en ai le ferme espoir;
Mais punir l'assassin est mon premier devoir.
Je vous le jure ici par les pleurs de mon père
Plus il sera puissant, plus je serai sévère.
Rien ne peut, moi régnant, le soustraire au trépas;
Rien, je le jure encor.

GLOCESTER, *à part.*

Tu ne régneras pas.

ÉDOUARD, *qui est retombé sur son fauteuil.*

Mais vous avez raison; ce souvenir me tue.
Je cède à la fatigue, et ma tête abattue,
Malgré moi, je le sens, retombe sur ma main.

GLOCESTER, *avec intérêt.*

Qu'avais-je dit?

ÉDOUARD.

Croyez que plus tard, que demain,
Quand le sommeil... Une heure! oh! seulement [une heure!

GLOCESTER.

Pour goûter ce repos, venez.

ÉDOUARD.

Non; je demeure.
La reine maintenant ne peut tarder, je crois :
Je l'attends. Oh! parlez : j'écoute... je vous vois...
Mais comme dans un rêve... et cependant je veille.
Richard!... toujours joyeux... O mon frère !...

GLOCESTER.

Il sommeille.

SCÈNE SEPTIÈME.

GLOCESTER, ÉDOUARD (endormi).

GLOCESTER.

C'est lui ! c'est cet enfant qui parle de punir,
Quand ce moment, peut-être, est tout son avenir !...
Non : sans cette autre vie attachée à la sienne,
Je ne puis rien.

ÉDOUART, *rêvant.*

Richard!

GLOCESTER.

Il l'appelle : ah! qu'il vienne;
Qu'il dorme à ses côtés, et je suis Richard trois;

Je suis roi d'Angleterre en étouffant deux rois.
Nos lords, nos fiers prélats, pâlissant d'épouvante,
Voudront, le crime fait, baiser ma main sanglante,
Et; si je leur partage un lambeau du pouvoir,
Pour ne rien refuser, n'oseront rien savoir

Marchant avec agitation.

Qu'il vienne !.. et s'il dit : Non...—Mot fatal ! c'est [la guerre :
Drapeau contre drapeau, nous joûrons l'Angle- [terre.

Il s'élance à la fenêtre et se penche en dehors.

A qui la chance alors ?·. Mais qu'entends-je ?—Au- [cun bruit!
Mon œil au pied des murs plonge en vain dans la [nuit.

Il revient sur le devant de la scène, et regardant Édouard..

Quelle angoisse ! Attendons.—La frêle créature !
Belle pourtant, bien belle. O marâtre nature !
En comblant tous les miens, tu fis de leur beauté
Un sarcasme vivant pour ma difformité.
Eh bien ! marâtre, eh bien ! j'ai détruit ton ou- [vrage :
Demande-les aux vers qui rongent leur visage.
La mort, la pâle mort décomposa ces traits
Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.

Qui doit survivre à tous ? Moi, l'œuvre de ta haine,
Moi, modèle achevé de la laideur humaine ;
Encor deux fronts charmans à couvrir d'un linceul,
Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.

Prêtant l'oreille. Il court de nouveau à la fenêtre.

Écoutons : ce sont eux !...—Cette rumeur lointaine
Ce concours, ces flambeaux, tout le dit : c'est la [reine.
C'est elle ; je la vois. Qu'ils marchent lentement !
D'où vient qu'elle s'arrête ? est-ce un pressenti- [ment ?
Non, non : elle reçoit les suppliques d'usage.
Encore une ! toujours ! Faites-lui donc passage.
Avec mes yeux vers moi je voudrais l'attirer.
Ah ! l'excellente mère ! elle vient les livrer.
Elle avance, elle approche à ma voix qui l'appelle ;
La voilà sur le pont !... Son fils n'est pas près d'elle,

Avec fureur.

Elle vient sans son fils !—Tu mentais, tu mentais,
Faux espoir, sois maudit ; et vous que je sentais
Vous dresser pour le meurtre en frissonnant de [joie,
A bas ! ongles du tigre : on m'a ravi ma proie.

LE DUC D'YORK, *en dehors*.

Édouard !

GLOCESTER.

Est-ce un rêve ?

LE DUC D'YORK, *de même.*

Édouard !

GLOCESTER.

Je l'entends.

Il la devançait donc ? Voilà de ces instans
Où l'émotion tue, où la joie assassine.

Riant malgré lui.

Folle, tu me trahis ; rentre dans ma poitrine :
Rentre, obéis, meurs là ! je règne. Ils sont à moi.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

S'élançant vers le roi

Mon frère ! où le trouver ?....—Mon Édouard !

ÉDOUARD, *en l'embrassant.*

C'est toi.

Toi, Richard !

LE DUC D'YORK.

Le premier. Vois, je suis hors d'haleine.

J'ai couru ! pour m'atteindre on eût perdu sa peine:

à Glocester.

Je venais t'embrasser.—Mon oncle, c'est bien lui,
C'est lui ; je le revois. De retour aujourd'hui,
Tu ne t'en iras plus ? non, jamais ?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

RICHARD, *lui tendant les bras.*

Jamais. Ah! que je t'aime. Encor, encor !

ÉDOUARD.

Mon frère !

Ils s'embrassent de nouveau.

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, ÉLISABETH, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR, PUIS TYRREL.

GLOCESTER, *prenant la reine par la main et lui montrant les princes.*

Regardez, milady : quels transports que les leurs !
Ce spectacle touchant m'attendrit jusqu'aux pleurs.

ÉDOUARD.

Ma mère, enfin, c'est vous !

ÉLISABETH.

Oui, mon fils, oui, ta mère ;
Celle qui te chérit, dont la douleur amère
De son pauvre exilé rêvait, parlait toujours,
Qui souffrait de tes maux, qui consumait ses jours
A trembler pour les tiens, à pleurer, à se plaindre,
Qui pleure, mais de joie, et n'a plus rien à craindre.

LE DUC D'YORK.

C'est votre favori,

ÉLISABETH, *souriant.*

Jaloux !

LE DUC D'YORK.

Non pas jaloux ;
Bien heureux !

ÉLISABETH.

Ah ! tenez, tenez ; partagez-vous
Tous ces gages d'amour passant de l'un à l'autre,
Mes transports, mon bonheur qui s'accroît par le
[vôtre.
Je veux de mes baisers vous couvrir à la fois,

A Glocester.

Tenez!....—Pardon, milord; il fut absent deux mois.

GLOCESTER.

On vous pardonne tout, hors la crainte insensée
Qui de fuir votre fils vous donna la pensée.

ÉLISABETH, *à Édouard.*

Te fuir !.... Quoi ! je l'ai fait. Ah ! j'en ai bien souf-
[fert :
Aussi, quand Buckingham à nos yeux s'est offert,
Quand j'ai lu cette lettre et si bonne, et si ten-
[dre...

ÉDOUARD.

Ma lettre ?

ÉLISABETH.

Elle est charmante. Alors, sans rien entendre,
Je voulais devancer nos pontifes sacrés.

Se tournant vers les évêques.

Que leur zèle pieux les a bien inspirés !

A Glocester.

Que de remercîmens je vous dois à vous-même,

Aux seigneurs de la cour.

A vous, milords, au peuple ! Édouard, comme il
[t'aime !
Tous bénissaient ton nom ; leur supplique à la main,
Tous de leurs vœux pour toi m'assiégeaient en
[chemin.

Montrant les placets qu'un des lords a placés sur la table.

Vois ce que je t'apporte.

GLOCESTER.

Encor du bien à faire,
Du mal à réparer !

ÉDOUARD.

Voyons!

LE DUC D'YORK.

C'est mon affaire.

ÉLISABETH.

C'est celle du régent.

GLOCESTER.

Richard a plein pouvoir.

LE DUC D'YORK.

Bon! le trésor public y passera ce soir.

GLOCESTER.

Faites beaucoup d'heureux, pourtant pas d'impru-
[dences.

LE DUC D'YORK, *assis près de la table, et distribuant les pétitions aux seigneurs et aux prélats qui l'entourent.*

Pour vous, milord, pour vous, et pour leurs émi-
[nences!

Tout ce qui reste à moi!

ÉLISABETH, *à Édouard.*

Mes ennuis, mon chagrin,

Les as-tu partagés?

LE DUC D'YORK, *à Glocester.*

Ah! mon oncle! un marin,

Pauvre, manquant de tout....

GLOCESTER.

J'accorde cent guinées.

LE DUC D'YORK.

Deux cents.

GLOCESTER.

Mais prenez garde!

LE DUC D'YORK.

Oh! je les ai données :
Il s'appelle Édouard.

GLOCESTER.

C'est un titre pour moi.

LE DUC D'YORK.

Vous m'approuvez aussi, vous, mon seigneur et roi?

ÉDOUARD.

De grand cœur, milord duc.

ÉLISABETH, *se défendant doucement contre Édouard, qui lui baise les mains.*

Mais laissez : qu'on vous voie,
Que de vous regarder on ait au moins la joie.
Cher enfant, sur ce front que je trouve embelli
De la santé pourtant les couleurs ont pâli.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

GLOCESTER.

De ses traits la grâce est plus touchante.

ÉLISABETH.

Trop pour sa mère.

LE DUC D'YORK, *se levant, un papier à la main.*

O ciel!

ÉLISABETH.

D'où vient votre épouvante?

LE DUC D'YORK.

Au milieu des placets dans vos mains déposés,
Cet écrit.....

ÉDOUARD.

Comme il tremble!

LE DUC D'YORK.

Ah! ma mère, lisez.

GLOCESTER.

Donnez, donnez-le-moi, cet écrit si terrible.

LE DUC D'YORK.

A Glocester. A la reine.

Non, vous ne l'aurez pas.—Lisez.

ÉLISABETH, *après avoir parcouru le papier.*

Est-il possible?

Rivers !.. ..

ÉDOUARD, *à la reine.*

Vous frémissez!

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Rivers! quel est son sort?

GLOCESTER.

Reine, je vous l'ai dit.

ÉLISABETH.

Il est mort! il est mort!

ÉDOUARD.

Lui, grand Dieu!

ÉLISABETH.

Cette nuit.

GLOCESTER.

Mensonge invraisemblable.
De cet acte inhumain qui donc serait coupable?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez?

GLOCESTER.

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est celui
Qui ne veut pas, milord, me laisser un appui.
Hastings qu'il a frappé, Rivers qu'il assassine,
N'ont point lassé son bras armé pour ma ruine:
Un noble ami, comme eux, s'est déclaré pour nous;
J'apprends que par miracle échappant à ses coups,
Cet ami, Buckingham...

GLOCESTER.

Eh bien!

ÉLISABETH.

D'un nouveau crime
Faillit, en me quittant, devenir la victime.

ÉDOUARD.

Quel est son assassin ?

GLOCESTER.

Quel est-il ? Répondez :
Encore un coup, son nom ?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez !

GLOCESTER.

Je ne demande plus ce que je dois prescrire.
Parlez, je le veux.

ÉLISABETH.

C'est... Je n'ose pas le dire ;
Non je ne l'ose pas.

GLOCESTER.

Qui vous retient ? Pourquoi
Ne pas couronner l'œuvre en disant que c'est moi.
J'aurai sacrifié Rivers à ma vengeance,
Moi, dont il tient son rang, son titre, sa puissance;
Rivers, qui sans penser qu'on l'immole en chemin
Arrive, et dans ses bras va me presser demain.
Plus coupable, j'ai pris Buckingham pour victime,
Moi qui l'admis quinze ans dans mon commerce
[intime ;

Moi qui, ce soir encor, par mon cœur entraîné,
Ici, dans le lieu même où je suis soupçonné,
A Sa Grâce, à vous tous l'offrais comme un modèle,
Et par les mains du roi récompensais son zèle.

A la reine, en voulant saisir le papier.

De qui vient cet écrit où je suis désigné ?

ÉLISABETH.

Ah ! d'un ami sans doute.

GLOCESTER.

Il n'est donc pas signé !

Se couvrant.

Mensonge et trahison ! Le régent du royaume,
Bravé, calomnié, n'est-il plus qu'un fantôme ?
Qu'une ombre ? Mon pouvoir immense, illimité
Pour borne cependant n'a que ma volonté.

ÉLISABETH, *avec terreur,*

Il est trop vrai.

GLOCESTER, *promenant ses regards sur l'assemblée.*

Celui qui dans le fond de l'ame,
Tiendrait pour vérité cet imposture infâme,
Sentirait mon courroux l'écraser de son poids,
Si des yeux seulement il me disait: J'y crois.

ÉLISABETH.

Ils se taisent.

GLOCESTER.

Veut-on ramener la noblesse

Aux jours où, de l'état souveraine maîtresse,
Une femme régnait, qui nous opprimait tous,
Qui semait à plaisir la discorde entre nous,
Et faisant condamner le frère par le frère,
Sur Clarence...

ÉLISABETH, *indignée.*

Ah! milord!

ÉDOUARD, *s'élançant vers Glocester.*

Vous insultez ma mère!

GLOCESTER.

La veuve de lord Gray ne nous gouverne pas.

ÉDOUARD *à Glocester.*

La veuve d'Édouard! la reine! chapeau bas,

Joignant le geste à la parole.

Chapeau bas devant elle!

ÉLISABETH.

Ah! qu'as tu fait?

LE DUC D'YORK.

Courage!

Bien, mon frère; c'est bien!

ÉLISABETH.

Au roi. *A Glocester.*

Édouard!... A son âge,

Revenant au roi.

On s'emporte aisément. O mon fils, contiens-toi.

à Glocester.

Pardon! j'ai tous les torts: dans un moment d'effroi..
Une mère... Ah! pardon!

GLOCESTER.

Voilà comme on me traite;
Et l'on vient s'excuser lorsque l'insulte est faite.
Jugez de l'avenir qui s'annonce pour vous:
On prétend gouverner le fils comme l'époux.
Si je n'ai pu dompter ma trop juste colère,
De mon royal neveu la leçon fut sévère,
Et vous apprend, milords, que muets sous l'affront,
Vous devez le subir sans relever le front.
Je saurai toutefois combattre une influence
Qui peut des nobles pairs alarmer la prudence.
Je le veux; et la Tour est l'asile assuré,
Où nous veillerons tous sur un dépôt sacré.

ÉLISABETH.

Nous séparez-vous?

GLOCESTER.

Non; vous le verrez sans cesse;
Et par raison, j'espère, autant que par tendresse,
Vous lui répéterez que je tiens d'Édouard
Un pouvoir dont son rang l'affranchira plus tard;
Mais qu'aujourd'hui le roi, soumis à ma puissance,
Si je lui dois respect me doit obéissance.

ÉDOUARD.

Je suis loin d'attenter à ces droits souverains

Que mon père en mourant déposa dans vos mains;
Mais respectez sa veuve à l'égal de lui-même,
Ou je n'attendrai pas, portant son diadême,
Que son ombre me dise une seconde fois:
Mon fils, venger sa mère est le plus saint des droits.

A Élisabeth.

Sortons: de ces débats prolonger le scandale
C'est abaisser par trop la majesté royale.
Venez, reine.

GLOCESTER, *aux seigneurs de la cour.*

Milords, je ne vous retiens pas.

A Édouard, en prenant un flambeau.

Votre premier sujet va précéder vos pas.

ÉDOUARD.

Épargnez-vous ce soin.

GLOCESTER, *marchant devant lui.*

Un tel devoir m'honore.

LE DUC D'YORK, *à Édouard.*

Tu viens d'agir en roi: je t'aime plus encore.

ÉLISABETH, *arrêtant Glocester.*

Ah! par pitié, mon frère, un mot!

GLOCESTER, *donnant le flambeau à Tyrrel, qui est entré vers la fin de la scène.*

Remplacez-nous,
Gouverneur de la Tour.

Tout le monde sort, excepté Glocester et la reine.

SCÈNE DIXIÈME.

GLOCESTER, ÉLISABETH.

GLOCESTER.

Parlez, que voulez-vous!
J'écoute, milady.

ÉLISABETH.

Sans colère!

GLOCESTER.

J'écoute.

ÉLISABETH.

Sur ce qui m'alarmait je n'ai plus aucun doute,
Aucun; soyez-en sûr.

GLOCESTER.

Doutez, ne doutez point;
Que m'importe!

ÉLISABETH.

Avant peu si Rivers vous rejoint,
Comme vous l'affirmez....

GLOCESTER.

La reine en sa présence
Voudra bien par bonté croire à mon innocence.
Confiance admirable!

ÉLISABETH.

Ah! J'y crois maintenant

Je connais mon erreur : j'y crois.

GLOCESTER.

En frissonnant.

ÉLISABETH.

Lui, condamné par vous ! il ne pouvait pas l'être ;
L'effroi me rendait folle ; il respire.

GLOCESTER.

Peut-être.

ÉLISABETH.

Aux jours de Buckingham on n'a pas attenté !

GLOCESTER.

Pourquoi pas ?

ÉLISABETH.

J'étais folle, oui, folle en vérité.
Me voilà de sang-froid ; voyez : je suis tranquille.
Mes enfans, grâce à vous, ont la Tour pour asile.

GLOCESTER.

Je leur veux tant de mal !

ÉLISABETH.

Ils seraient bien ingrats,
S'ils pouvaient le penser.

GLOCESTER.

Pas du tout.

ÉLISABETH.

Dans vos bras,

Sous vos yeux, il n'est rien que pour eux je re-
[doute...
Pourtant dans cet écrit...

GLOCESTER.

Encor...

ÉLISABETH.

C'est qu'on ajoute...
Pardon!

GLOCESTER.

Quoi?

ÉLISABETH.

Qu'à la Tour... Mais c'est faux; je le sais.

GLOCESTER.

Achevez : qu'à la Tour?....

ÉLISABETH.

Leurs jours sont menacés;
Vivement.
Mais je ne le crois pas; non, je vous le proteste.

GLOCESTER.

Pourquoi donc? milady, c'est vrai comme le reste.

ÉLISABETH.

D'un soupçon outrageant, pardon! cent fois par-
[don!
Ah! je vous le demande avec tout l'abandon,
L'amour, le désespoir d'une mère éperdue :
Que leur vie en danger soit par vous défendue.

GLOCESTER, *avec douceur.*

Calmez-vous donc; quel bras peut les atteindre ici?

ÉLISABETH.

O mon Dieu! de Rivers vous me parliez ainsi.

GLOCESTER, *en souriant.*

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est ainsi que je vous vis sourire.

GLOCESTER.

Eh bien?

ÉLISABETH, *avec explosion.*

Rivers est mort!

GLOCESTER.

Vous osez le redire?

ÉLISABETH.

Oui, contre l'évidence en vain je me défends :
Oui, mort; et vous voulez tuer mes deux enfans!

GLOCESTER.

Moi!

ÉLISABETH.

Vous, leur protecteur, leur père!... c'est horrible!
Et c'est vrai cependant, c'est vrai, mais impossible.
Vous ne le pourrez pas : je serai, là, debout,
Sur le seuil de leur porte, à leur chevet, partout,
Et le jour, et la nuit, sans sommeil, sans relâche,

L'œil ouvert, la main prête à repousser un lâche,
Un monstre...

GLOCESTER.

Milady!

ÉLISABETH, *qui le regarde en face.*

Je n'ai pas peur de vous.
Buckingham vit; il s'arme, il soulève pour nous
Ses partisans, les miens, le peuple, Londre entière;
Il viendra, nous viendrons, lui, tous, moi la pre-
[mière,
Les sauver, vous punir.

GLOCESTER.

Mère imprudente, assez!
Savez-vous qui je suis et qui vous menacez?

ÉLISABETH.

Je ne menace pas; j'implore, je conjure,
Par mes pleurs, par leur sang, au nom de la na-
[ture,
Au nom de leur danger... Il m'inspire; écoutez:
Vous le disiez tantôt, leurs droits sont contestés.
Pourquoi donc les tuer ces deux tendres victimes?
S'ils sont de mes amours les fruits illégitimes,
Leurs droits n'existent plus; il vivent; vous ré-
[gnez.

GLOCESTER.

Qu'entends-je?

ÉLISABETH.

C'est en vain que vous vous indignez.
Crime ou non, j'y consens : leurs droits, je vous
[les donne ;
En les deshéritant ma honte vous couronne.
S'il faut, pour le sauver, que le fils d'Édouard
Soit.... Ah! l'horrible mot! un bâtard, un bâtard!
Eh bien! il le sera : je signe tout.

GLOCESTER.

Vous, reine!
Vous me feriez penser qu'on a dit vrai.

ÉLISABETH.

La haine,
Le croira, le dira; que m'importe! Ils vivront.
Pour prix du déshonneur, imprimé sur mon front,
Pour prix du crime enfin dont je me rends cou-
[pable,
Car c'en est un, milord, affreux, abominable,
Rendez, rendez-les moi ces enfans adorés!
Rendez-moi mes deux fils! Ah! vous me les ren-
[drez.
Pitié! C'est à genoux, mains jointes, que leur mère
Vous demande pitié...

GLOCESTER.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Ah! mon frère.
Mon roi!...

GLOCESTER.

De vos affronts ce titre est le plus grand.
M'immoler vos deux fils en les déshonorant!

ÉLISABETH, *s'attachant à ses vêtemens.*

Pitié!

GLOCESTER, *qui la repousse.*

Pour m'épargner l'horreur de vous entendre,
Je sors.

SCÈNE ONZIÈME.

ÉLISABETH, *se relevant.*

C'est donc à toi, mon Dieu, de me les rendre!
Cherche-leur des vengeurs; tu leur en trouveras.
Où courir?... je l'ignore : où tu me conduiras.
Mais le soin de leurs jours dans ces murs te re-
[garde :
Que ton œil soit sur eux; que ton bras me les
[garde;
Tu m'en réponds, grand Dieu! moi, prête à tout
[braver,
Je veux bien mourir, moi; mais je veux les sauver.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre à la Tour ; une fenêtre dont les rideaux sont fermés ; une porte latérale, et une autre dans le fond, audessus de laquelle est une ouverture garnie de barreaux ; un lit où couchent les deux princes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, assis sur le lit; LE DUC D'YORK, sur un siége, près de lui, tenant un livre.

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, milord, vous me ferez la grâce,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs;

Tournant la page.

Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard!

LE DUC D'YORK.

Eh bien! mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK, *se levant.*

Je me dépite enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses?

LE DUC D'YORK.

Que faire?
On vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK, *revenant.*

Ami, conte-moi tes tourmens.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentimens?
Quand, sans bruit, ce matin, j'ai quitté notre couche,

Tu dormais; des sanglots s'échappaient de ta bouche.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor!

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait; il te poursuit encor :
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi? s'il est terrible,
Je promets d'avoir peur; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible;
Il était si confus, si vague!

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
Je t'ai dit : « Viens, Richard, ma mère nous ap-
[pelle; »
Et, te prenant la main, je voulais fuir, près d'elle,
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir
[avancer;
Et toujours; mais en vain.

LE DUC D'YORK.

Oh c'est vrai : dans un rêve,
On s'élance, on veut fuir ; on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup, à Windsor je me crus transporté.
Le feuillage tremblait par les vents agité ;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former [qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs [charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi,
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi :
L'autre, c'est moi. » Soudain le fer brille. O pro- [dige !
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais ce sang,
Mon cœur vint à faillir ; ma main en se baissant,
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfans les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus ; mais j'entendis des voix
Qui disaient : Portez-les au tombeau de nos rois.

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému... Cette fois je me fâche;
C'est ta faute, Édouard : tu sembles prendre à tâche
D'offrir à ton esprit mille objets attristans,
Et puis tu dis après : Je souffre!... il est bien temps.
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi; viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil,
Et me voilà parti, sautant, volant....

ÉDOUARD.

L'espace!
Il te manque, Richard.

LE DUC D'YORK.

D'accord; mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité,
Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple; allons! la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage?
On le calomniait, il s'en est indigné;
A souffrir cet affront qui se fût résigné?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise pas, ou, je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD, *en souriant.*

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors, j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui!

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur...

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel?

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien! tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD,

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne ; tu le dois. Mais moi, je le ménage ;
J'ai découvert son faible, et j'en prends avantage.
S'il nous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus : il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaîment que toi :
Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi ;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles ;
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise !
C'était ma mère.

LE DUC D'YORK.

Hélas !

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi. Je n'osais pas crier;
Les bras tendus, l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive.
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté!

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité!
Mais tous nos signes vains, mais nos baisers sans [nombre
Se sont perdus bientôt dans les vents et dans [l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir.
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir;
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.
Chut! j'entends sir Tyrrel.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, TYRREL.

TYRREL.

Milords, voici des livres.

Il les dépose sur la table.

L'archevêque d'York, en vous les adressant,
Vous offre ses respects.

ÉDOUARD.

Je suis reconnaissant.

LE DUC D'YORK.

Bon archevêque! il pense à nos longues soirées;
Aussi les deux captifs baisent ses mains sacrées.

TYRREL.

Vous, captifs!

ÉDOUARD.

Je le crois.

TYRREL.

Peut-être pour un jour.
Un vieil usage encor vous confine à la Tour;
Triste noviciat d'une grandeur prochaine:
De l'ennui l'étiquette est cousine germaine;
Mais vous croire captifs!

LE DUC D'YORK.

De notre liberté
Sir Tyrrel à vingt ans se fût-il contenté?

TYRREL.

Moi, qui n'ai pas, milords, votre aimable inno-
[cence,
En fait de liberté j'aime un peu la licence;
Mais j'ai tort: ainsi donc ne me consultez pas.

LE DUC D'YORK.

Moins on goûte ce bien, et plus il a d'appas.
Celui qui me rendrait ma liberté ravie
Serait récompensé par-delà son envie.

TYRREL.

Le régent ne veut pas prolonger vos regrets
Et du couronnement il presse les apprêts.

ÉDOUARD.

C'est sûr?

TYRREL.

Vous ne pouvez manquer à cette fête.

LE DUC D'YORK.

Ni vous non plus, sir Jame, et je vous tiendrai tête:
Nous porterons tous deux sa royale santé,

TYRREL.

Tant que milord voudra.

LE DUC D'YORK.

Quelle docilité!
Et, comme on vous connaît certaine fantaisie,
On vous fera raison avec du malvoisie.

TYRREL.

C'est un ancien ami fêté dans mes beaux jours;
Il m'a trahi, l'ingrat; mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Comment?

TYRREL.

Je ris, milord.

LE DUC D'YORK, *en montrant Tyrrel.*

Oh! j'en sais sur son compte ;
Bien qu'il m'en cache encor plus qu'il ne m'en ra-
[conte.

TYRREL.

A Richard. A part, avec attendrissement.

C'est vrai. — Comme il ressemble à mon pauvre
[Tomi!
Je crois le voir.

ÉDOUARD.

Sir Jame, êtes-vous notre ami?

TYRREL.

N'en doutez point.

ÉDOUARD.

D'un fils accueillez la demande.

LE DUC D'YORK, *prenant la main de Tyrrel et le caressant.*

Il m'aime tant! pour moi sa complaisance est grande,
Il ferait tout pour moi, n'est-ce pas?

ÉDOUARD, *lui prenant la main de l'autre côté.*

Voulez-vous
Que ma mère à la Tour passe une heure avec nous?

TYRREL, *embarrassé.*

Jusqu'ici sans obstacle elle fût parvenue,
Si.....

LE DUC D'YORK.

Pourquoi nous tromper? je sais qu'elle est venue.

TYRREL.

Vous, milord!

LE DUC D'YORK.

C'est mon cœur qui me le révéla :
Ses battemens tantôt m'ont dit qu'elle était là.

ÉDOUARD, *à Tyrrel.*

Promettez!

TYRREL.

Je ne puis.

LE DUC D'YORK, *montrant à Tyrrel sa main pleine de guinées.*

Eh bien, j'en cours la chance :
Toutes ces pièces d'or contre un mot d'espérance!
Promettez, si je gagne.

TYRREL.

Ah! milord!...

LE DUC D'YORK.

Pair ou non?

ÉDOUARD.

Richard!

LE DUC D'YORK.

Allons! Tyrrel.

TYRREL, *enchanté.*

Charmant petit démon!
Pair.

LE DUC D'YORK.

Avec tristesse.

Comptons. — J'ai perdu.

TYRREL.

Sa douleur me fait peine.

Ramassant les guinées qui sont sur la table.

C'est mon bien, je le prends.... Mais vous verrez la reine,
Vous la verrez.

ÉDOUARD.

Vraiment?

TYRREL.

Oui, j'en donne ma foi.

LE DUC D'YORK, *l'embrassant.*

Je t'ai dupé, Tyrrel; je gagne plus que toi.

TYRREL.

A part. Haut.

Son baiser m'a fait mal. — La soirée est si belle!
Sur le balcon, milords, sa fraîcheur vous appelle :
Voulez-vous en jouir?

LE DUC D'YORK.

De grand cœur.

ÉDOUARD *à Tyrrel, qui est allé ouvrir la porte.*

A revoir!

Revenant.

Sir Jame est trop loyal pour tromper notre espoir!

TYRREL.

Milord, comptez sur moi.

LE DUC D'YORK.

J'y compte et je te quitte.

Revenant.

D'une dette d'honneur dans le jour on s'acquitte.

TYRREL.

A qui le dites-vous ?

LE DUC D'YORK.

Adieu !

Il sort en sautant.

SCÈNE TROISIÈME.

TYRREL, seul.

L'aimable enfant !

Sans regretter son or, il s'en va triomphant ;

Après une pause.

Il sera beau joueur. — Même beauté ! même âge !
J'ai cru sentir encor passer sur mon visage
Ces lèvres qui jadis.... non, froides pour jamais !
Plus jamais de baisers des lèvres que j'aimais !
Mortes, mortes !... Pourquoi cette retraite austère ?
Le sacre dans deux jours va les rendre à leur mèr

Qu'ils l'embrassent plus tôt, le mal n'est pas si [grand.
La reine est là, chez moi, priant tout bas, pleu- [rant,
Toujours là, comme un marbre, immobile à sa [place.
Nous autres vieux pécheurs, dont le cœur est de [glace
Contre des pleurs de femme, un enfant nous émeut :
Ce petit vaurien-là fait de moi ce qu'il veut.
Ah! c'est qu'il lui ressemble!... On s'approche; si- [lence!
La lueur des flambeaux m'annonce sa présence :
C'est le régent. Sans doute il vient leur déclarer
Qu'on a fixé le jour qui doit les délivrer.

SCÈNE QUATRIÈME.

GLOCESTER, TYRREL.

Un officier de la Tour, qui précède le régent, pose un flambeau sur la table, et se retire.

GLOCESTER.

Où sont-ils?

TYRREL, *montrant la porte latérale.*

Là, milord.

GLOCESTER.

Va fermer cette porte.

TYRREL.

Si c'est la liberté que Votre Grâce apporte,
Je vais les appeler.

GLOCESTER.

N'as-tu pas entendu?

A Tyrrel, qui revient après avoir obéi.

Buckingham vit, Tyrrel.

TYRREL.

Il s'est bien défendu.

GLOCESTER.

Tu l'as mal attaqué.

TYRREL.

J'affirme le contraire;
Mais après tout, milord, coup nul : c'est à refaire.

GLOCESTER.

J'attendais mieux de toi.

TYRREL.

Si le temps m'eût permis
De prendre pour seconds deux de mes bons amis.....

GLOCESTER.

Qui se nomment?

TYRREL.

Dighton et Forrest; je vous jure
Qu'en dépit du hasard la partie était sûre.

GLOCESTER.

Jusqu'à moi ces noms-là ne sont point parvenus.

TYRREL.

Leur grand défaut pourtant n'est pas d'être incon-
[nus.

GLOCESTER.

Ces gens sont sous ta main?

TYRREL.

Et dès lors sous la vôtre.

GLOCESTER.

Ils pourront avant peu me servir l'un et l'autre.

TYRREL.

Parlez, ils frapperont.

GLOCESTER.

Toi présent.

TYRREL.

Me voici.

GLOCESTER.

Sous mes yeux.

TYRREL.

Quand, milord?

GLOCESTER.

Ce soir.

TYRREL.

Où donc?

GLOCESTER, *indiquant le lit du doigt.*

Ici.

TYRREL, *avec horreur.*

Quoi! le régent voudrait....

GLOCESTER.

C'est le roi d'Angleterre,
Qui te parle et qui veut.

TYRREL.

Le roi!

GLOCESTER.

Pourquoi le taire?
Nos prélats et nos lords m'ont proclamé.

TYRREL.

Vous!

GLOCESTER.

Moi.

TYRREL.

Mais le peuple....

GLOCESTER.

Le peuple a dit : Vive le roi!
Que voulais-tu qu'il dît?.... Qu'importe la per-
[sonne?
Vive le roi, pour lui c'est vive la couronne.
Le sacre dès demain la mettra sur mon front.
Buckingham et les siens contre moi s'armeront;
Ils veulent m'arracher mes captifs par la force,

Et, pour jeter au peuple une trompeuse amorce,
Répandent qu'Édouard m'apparaîtra demain,
Libre dans Westminster et le sceptre à la main.
Comme il suffit, Tyrrel, d'un roi dans un royaume,
Je veux, s'il m'apparaît, qu'il ne soit qu'un fan-
[tôme.

TYRREL.

Ah! celui-là, milord, troublera mon sommeil.
Si vous les aviez vus, hier, à leur réveil,
Les yeux encor fermés, le plus jeune des frères
Tenant encor entre eux ce livre de prières!
Leurs bras nus se cherchaient l'un vers l'autre
[étendus;
Sur ce lit leurs cheveux retombaient confondus;
Leurs bouches qui s'ouvraient, comme pour se
[sourire,
Semblaient avoir en songe un mot tendre à se dire.
Si vous les aviez vus, vous-même épouvanté
Devant tant d'abandon, de grâce et de beauté;
Vous auriez dit, milord: il faut trop de courage
Pour détruire du ciel le plus charmant ouvrage!

GLOCESTER.

Pourtant tu m'appartiens.

TYRREL.

Oui, je me suis donné,
Oui, vendu pour de l'or, vendu comme un damné.

Je l'ai reçu cet or, et, s'il fallait le rendre,
Il est déjà trop loin pour savoir où le prendre.
Désignez donc un homme et son sang vous est dû,
Un homme et j'obéis: car je me suis vendu,
Mais deux enfans si beaux, deux faibles créatures,
M'appelant, murmurant mon nom dans leurs tor-
[tures,
Les étouffer!

GLOCESTER.

Se contenant.

Tyrrel!

TYRREL.

Pourquoi? sous les verrous
Qu'ils vivent pour moi seul, et qu'ils soient morts
[pour tous.
Mort comme eux, je veux bien garder leur sépul-
[ture;
Je m'y plonge. Ou plutôt qu'Édouard sous la bure,
Par les ciseaux d'un moine à l'autel couronné
Ait pour royaume un cloître où je l'aurai traîné.
Je l'y traîne, et le laisse au fond de sa retraite;
Car je suis, j'en conviens, mauvais anachorète.
Mais l'autre, je l'emmène en France, à l'étranger,
Loin, si loin, que sa vie est pour vous sans danger;
Je lui donne les mœurs, les goûts que j'ai moi-
[même,

Mes vices, s'il le faut... que voulez-vous? Je l'aime.
J'aime en lui le seul bien qui m'ait coûté des pleurs:
Mon Tomy, mon trésor de joie et de douleurs,
L'astre qui rayonnait sur mes nuits enivrantes,
L'enfant qui m'a baisé de ses lèvres mourantes.
Traitez-moi de rêveur, de fou, si vous voulez;
Mais quand je vois ses yeux, ses longs cheveux
[bouclés,
Je me sens tressaillir jusqu'au fond des entrailles:
Lorsque leurs cris aigus frapperaient ces murailles,
C'est de mon fils, milord, que j'entendrais les cris:
Je ne peux pas pour vous assassiner mon fils.

GLOCESTER.

A part. A Tyrrel.

Je l'avais dit, pas un! — Allons, calme ta tête.
A ton projet, Tyrrel, il se peut qu'on s'arrête:
C'est accorder leur vie avec ma sûreté.
Nous y réfléchirons; mais reprends ta gaîté.
Quelques joyeux amis, que le plaisir amène,
Viennent fêter ici ma royauté prochaine.

TYRREL.

Cette nuit?

GLOCESTER.

A demain les travaux importans!
Pour cette nuit encor revenons à vingt ans;
Sois l'homme d'autrefois. Je veux que cette orgie

Surpasse en beau désordre, en brûlante énergie,
En joie, en mets exquis, comme en vins généreux,
Tous tes vieux souvenirs retrempés dans ses feux.

TYRREL.

Non, milord.

GLOCESTER.

Refuser, qui? toi! C'est impossible.
Pourquoi?

TYRREL.

Non, par pitié; mon ivresse est terrible.

GLOCESTER.

Aussi je compte bien que sir Jame aujourd'hui
Saura devant son roi rester maître de lui.
Craint-il de n'avoir pas une tête assez forte
Pour calculer les points que le dé nous apporte?

TYRREL, *vivement.*

On joûra?

GLOCESTER.

Des trésors: tes yeux vont s'enflammer,
Lorsque sur le tapis tu verras s'abîmer,
S'engloutir en un coup plus d'or, plus de richesse,
Que n'en ont dévoré vingt nuits de ta jeunesse.

TYRREL, *à part.*

Oh! le démon me tente.

GLOCESTER.

Oui, trésor sur trésor,

Risqués par nous, perdus, gagnés, perdus encor,
Tandis que dans sa course un bol intarissable,
Dont les flots à plein bord circulent sur la table,
Dont la vapeur s'exhale en parfumant les airs,
Aux reflets des enjeux vient mêler ses éclairs.
Ils sont aux mains; l'or brille, et le punch étincelle;
Veux-tu laisser languir la veine qui t'appelle?
Veux-tu laisser mourir ta fortune en espoir?
Le veux-tu?... libre à toi!

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, *avec indifférence.*

Si le devoir,
Le scrupule est plus fort...

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, *de même.*

Suis ton envie.

TYRREL.

Je ne puis reculer sans mentir à ma vie.

GLOCESTER.

Sans te perdre d'honneur.

TYRREL.

Longs jours à Richard trois,
Et bonheur à Tyrrel!

ÉDOUARD, *en dehors.*

Sir Jame!

TYRREL.

C'est sa voix;

C'est Édouard.

GLOCESTER, *froidement.*

Eh bien! qu'as tu donc?

TYRREL.

Rien.

GLOCESTER.

Qu'il vienne.

A part, tandis que Tyrrel va ouvrir la porte.

Quand j'achète ton bras, c'est pour qu'il m'appar-
[tienne,

Pitoyable rêveur!

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à *Tyrrel.*

Entendez-vous ces cris?

A ces joyeux transports nous sommes-nous mépris?

Annoncent-ils le jour de notre délivrance?...

Apercevant Glocester.

Ah! milord, confirmez cette douce espérance :
Venez-vous nous chercher ?

GLOCESTER, *qui fait un pas pour se retirer.*

Pas encor.

ÉDOUARD.

Vous sortez ?

GLOCESTER.

Réclamés par l'état, mes instans sont comptés ;
Je les dois au travail.

ÉDOUARD.

Est-ce pour hâter l'heure
Où nous devons quitter cette triste demeure ?
Que j'en serais touché !

GLOCESTER.

D'ailleurs je dois penser
Que ma vue importune ici pourrait lasser.

ÉDOUARD.

Ah ! vous me jugez mal, et j'ai l'ame assez haute
Pour savoir, au besoin, reconnaître une faute.
Je n'ai pu maîtriser mon premier mouvement ;
Mais je le crois injuste, et mon cœur le dément.
Séparons-nous tous deux sans haine et sans colère.

Avec tendresse.

Un fils trouve toujours grâce devant son père :
Pardonnez-moi, milord.

GLOCESTER.

Ah! croyez...

ÉDOUARD.

Votre main!

En souriant, après l'avoir baisée.

Quand le sacre?

GLOCESTER, *le baisant sur le front.*

Le roi sera sacré demain.

A Tyrrel.

Nous t'attendons.

SCÈNE SIXIÈME.

ÉDOUARD, TYRREL.

ÉDOUARD.

Demain! comprenez-vous ma joie?
Demain!

TYRREL, *à part.*

Quoi qu'il arrive, il faut qu'il la revoie.

à Édouard.

Appelez votre frère.

ÉDOUARD.

Eh! pourquoi?

TYRREL.

J'ai promis:

Je tiendrai mon serment.

ÉDOUARD.

Je n'ai que des amis,
Que du bonheur ce soir.

TYRREL.

Elle est chez moi...

ÉDOUARD.

La reine,

TYRREL.

Cachée à tous les yeux; je cours et je l'amène.

ÉDOUARD, *appelant son frère.*

Richard!... Pour mieux jouir de son étonnement,
Ne disons rien d'abord.

SCÈNE SEPTIÈME.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

Je cherchais vainement:
Sur la pierre déserte elle n'est pas venue.

ÉDOUARD.

C'est triste.

LE DUC D'YORK.

Sans effort je l'aurais reconnue;

L'astre que j'admirais jette un éclat si pur,
Si vif, qu'en la voyant j'aurais pu, j'en suis sûr,
Distinguer aujourd'hui ses pleurs ou son sourire.

ÉDOUARD.

Tu crois?

LE DUC D'YORK.

Que dans ses yeux les miens auraient pu lire.

ÉDOUARD.

Tu vas la voir bien mieux.

LE DUC D'YORK.

Ici?

ÉDOUARD.

Dans un moment;
Et c'est demain le jour de mon couronnement.
Le régent me l'a dit.

LE DUC D'YORK.

Salut, roi d'Angleterre!
A milord protecteur nous ferons bonne guerre.

ÉDOUARD.

Plus de vengeance, ami! soyons tout à l'espoir.

LE DUC D'YORK.

La liberté demain!

ÉDOUARD.

Et ma mère ce soir!

LE DUC D'YORK.

Ma mère entre nous deux! Édouard, quelle ivresse!
La voici!...

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, ÉLISABETH, TYRREL.

TYRREL.

Milady m'en a fait la promesse?

ÉLISABETH.

Dès que vous paraîtrez, je sortirai d'ici.

TYRREL, *à part.*

Ils sont tous trois heureux; tâchons de l'être aussi.

SCÈNE NEUVIÈME.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH.

La reine tombe sur un siége, et se met à fondre en larmes sans parler.

LE DUC D'YORK, *à son frère.*

Elle pleure, Édouard.

ÉDOUARD.

Sa douleur me déchire.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, à vos enfans n'avez-vous rien à dire?

ÉLISABETH.

Malheureuse!

ÉDOUARD.

Ah ! parlez.

LE DUC D'YORK.

Un d'eux n'est-il pas roi ?

ÉLISABETH, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ce titre, c'est la mort : tais-toi ! Richard, tais-toi !

ÉDOUARD.

Qu'entends-je !

LE DUC D'YORK.

L'Angleterre a-t-elle un nouveau maître ?

ÉLISABETH.

Qu'on proclame aujourd'hui, qu'on vient de recon-
[naître ;

A Édouard.

Et c'est sous le bandeau pour ton front préparé
Qu'à la face du ciel il doit être sacré.

ÉDOUARD.

Quel est-il donc ?

ÉLISABETH.

Celui qu'à son heure suprême
Votre père choisit comme un autre lui-même,
Qu'il pressa dans ses bras, qu'il entoura des miens,
En disant : Glocester, que mes fils soient les tiens !

ÉDOUARD.

Glocester !

LE DUC D'YORK.

Lui, régner!

ÉDOUARD.

Et du fond de sa tombe
Édouard ne peut rien pour sa race qui tombe;
Rien pour ses deux enfans!

LE DUC D'YORK.

N'avons-nous plus d'amis?

ÉLISABETH.

Parlons bas; un espoir nous est encor permis.

Avec un peu d'égarement.

L'archevêque d'York... ce protecteur vous reste;
Mais que peut un vieillard qui pour vos droits pro-[teste!
Il est vrai qu'à sa voix nos pontifes divins...
Sans doute ils l'oseront... mais leurs projets sont [vains,
Si Buckingham... mais lui... quel chaos dans ma tête!
Pour chercher ma pensée, il faut que je m'arrête.

LE DUC D'YORK, *après une pause.*

Achevez.

ÉLISABETH.

Je disais... quoi?... qu'ai-je dit, Richard?

Vivement.

Qu'ils forceront la Tour.

LE DUC D'YORK.

Vous l'espérez!

ÉLISABETH.

Trop tard:
Me comprends-tu? trop tard. Attendre, encore attendre!
Tout un jour, chez Tyrrel, languir sans rien apprendre!
Vous-mêmes, n'avez-vous aucun avis secret?

ÉDOUARD.

Aucun

ÉLISABETH.

Que font-ils donc? quoi, rien! pas un billet!
Visitez avec soin tout ce qu'on vous adresse.
Grand Dieu! si jusqu'à vous par force ou par adresse,
Au moment où je parle, ils s'ouvraient des chemins;
Si... que dis-je? à toute heure, à chaque instant, ses mains,
Ses deux mains pour frapper sur vous peuvent s'étendre.

Les saisissant avec transport dans ses bras.

Écoutez!

LE DUC D'YORK.

Qu'avez-vous?

ÉLISABETH.

Hélas! j'ai cru l'entendre;
J'ai cru vous embrasser pour la dernière fois;
Et j'en bénissais Dieu: nous serions morts tous [trois.

ÉDOUARD.

Non pas vous!

ÉLISABETH.

Il faudra que je vous abandonne;
Mon devoir m'y contraint. Votre danger m'or- [donne
De revoir vos amis, d'attendrir, de pousser
D'enflammer ces cœurs froids que la peur vient [glacer.
Oui, je le dois. D'ailleurs, pour peu que je ba- [lance,
Tyrrel aura recours même à la violence;
Et que deviendrez-vous, si j'ose l'irriter?

Prenant le duc d'York à part.

Richard, que je te parle, avant de te quitter!

A voix basse.

Tu ne veux pas, mon fils, que ton frère périsse;
Dis-lui donc, toi qu'il aime, oh! dis-lui qu'il flé- [chisse...

LE DUC D'YORK.

Quoi! devant Glocester!

ÉDOUARD, *qui a prêté l'oreille*

Moi, fléchir! moi, céder,

ÉLISABETH.

Mais, malheureux enfant, s'il veut te poignarder,
Il le peut,

ÉDOUARD.

Je l'attends.

LE DUC D'YORK.

Qu'il ose l'entreprendre :
J'ai du cœur, de la force, et j'irai te défendre,
Te couvrir de mon corps.....

ÉDOUARD.

Richard!

LE DUC D'YORK.

Mourir pour toi.

ÉLISABETH.

Mais vous mourrez tous deux.

LE DUC D'YORK.

Eh bien! tous deux.

ÉLISABETH, *avec désespoir en tombant assise.*

Et moi!..

Les deux princes s'élançent vers elle; Édouard à ses genoux, et Richard sur son sein.

Moi, je resterai donc seule dans la nature,
Ignorant jusqu'au lieu de votre sépulture;
Sans que même à voix basse on ose le nommer;

Sans avoir, après vous, rien que je puisse aimer;
Non, rien; pas un tombeau, pas une froide pierre,
Ou portant, chaque soir, mon deuil et ma prière,
Fidèle au rendez-vous, je dise : les voilà!
Quand Dieu voudra de moi, je les rejoindrai là.

ÉDOUARD.

Mourir et vous quitter!... hélas! j'aimais la vie.
Avec quel dévoûment je vous aurais servie!
Sans rougir, dans l'exil, j'aurais de mes sueurs
Gagné pour vous nourrir un pain mouillé de pleurs;
Mais fléchir Glocester par une ignominie,
Faire avec lui marché des droits que je renie,
Devenir son sujet, et le plus vil de tous,

En se relevant.

Veuve et mère de rois, me le conseillez-vous?

ÉLISABETH.

Jamais le sang d'York n'a pu demander grâce!
Restez, nobles enfans, dignes de votre race;
Gardez cette vertu que je dois admirer;

En entendant la porte s'ouvrir.

Je pleure et j'en suis fière!... —On vient nous sé-
[parer;
C'est Tyrrel!

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, TYRREL.

On doit sentir qu'il sort d'une orgie ; le désordre se laisse apercevoir dans sa figure et dans sa démarche ; mais il sait se contraindre et conserver de la dignité.

TYRREL, *à part en entrant.*

Envers moi ta rigueur est étrange,
Sort maudit! sur quelqu'un il faut que je me venge.

A Élisabeth avec dureté.

Reine, vous ne pouvez demeurer plus long-tems;
Retirez-vous.

ÉLISABETH.

Sitôt!

ÉDOUARD.

Encor quelques instans!

TYRREL, *de même.*

Pas un.

ÉLISABETH.

Quel changement! ce langage m'étonne.

Le montrant aux princes avec terreur.

Ses traits sont égarés! ses yeux... ah! je frissonne

TYRREL.

Vous restez devant moi muette de stupeur;
Qu'avez-vous?

ÉLISABETH.

Vos regards...

TYRREL.

Eh bien ?

ÉLISABETH.

Ils me font peur.

TYRREL.

Pour qui ?

ÉLISABETH.

Pour eux, Tyrrel. Sans doute c'est faiblesse ;
Mais pensez au trésor qu'en partant je vous laisse.

TYRREL, *s'animant par degrés.*

Quoi ! me soupçonnez-vous de quelque trahison ?

ÉLISABETH.

Vous !

TYRREL.

Pour veiller sur eux j'ai toute ma raison.

ÉLISABETH.

Ne vous offensez pas.

TYRREL.

Tout mon sang-froid, j'espère.

LE DUC D'YORK, *bas à la reine.*

Parlez-lui de son fils.

ÉLISABETH

Tyrrel, vous êtes père....

TYRREL.

Pourquoi renouveler ce souvenir affreux ?
Je n'en ai plus de fils, et vous en avez deux.

ÉLISABETH.

Les poussant dans les bras de Tyrrel.

Que j'aime, que j'adore... — Et que je vous confie.

TYRREL.

A moi!... cette terreur, rien ne la justifie.
J'ai reçu votre foi, vous devez la tenir ;
Mais s'il faut vous contraindre à vous en souvenir,
Qu'un autre à vos enfans prête son assistance,

Avec violence.

Pour moi, j'en fais serment.....

ÉLISABETH, *effrayée.*

Je pars sans résistance.

TYRREL.

N'hésitez plus.

ÉLISABETH.

J'ignore où je dois les revoir :
Laissez-moi les bénir ; c'est mon dernier devoir.

Étendant les mains sur la tête de ses fils, qui sont tombés à genoux devant elle.

Les voilà prosternés sous mes mains, sous mes larmes!
Ils peuvent devant toi paraître sans alarmes :
Dieu, quel mal ont-ils fait? Ils iront, si tu veux,

Ces deux êtres si purs, si bons, si malheureux,
Du respect filial ces deux parfaits modèles,
Réunir dans ton sein leurs ames fraternelles;
Mais, pour qu'on les chérît, toi qui les as formés,
Ne me les ôte pas, ces anges bien aimés.
Jettant un regard sur Tyrrel.
Qu'un ami généreux protége leur enfance;
Qu'ils restent sur la terre; et que je les devance,
Quand ils prendront leur vol vers l'asile de paix,
Où la mère et les fils ne se quittent jamais.

En les embrassant.

Adieu!

ÉDOUARD.

C'en est donc fait!

ÉLISABETH.

Bas à Edouard.

Veille bien sur ton frère,

En se retournant vers Tyrrel, et lui montrant les princes.

Bas au duc d'York.

Veille sur Édouard! — Ah! redevenez père,
Tyrrel!

TYRREL.

Assez, assez.

ÉLISABETH, *à ses enfans.*

Je vous laisse avec Dieu.

Serrant son fils aîné dans ses bras.

Édouard !...

LE DUC D'YORK.

Et moi donc!

TYRREL.

Triste spectacle !

ÉLISABETH, *après les avoir embrassés tous deux a plusieurs reprises.*

Adieu !

SCÈNE ONZIÈME.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

ÉDOUARD, *tombant sur le lit.*

Peut-être pour toujours.

TYRREL, *à Édouard, tandis que Richard, comme frappé d'une idée, s'approche de la table où sont les livres.*

Milord, la nuit s'avance;
Demandez au sommeil l'oubli de la souffrance.
A votre âge il vient vite, et vous le combattez;
Par des nuits sans repos vos maux sont irrités.

ÉDOUARD.

Je succombe, il est vrai, sous leur poids qui m'ac-
[cable,
Mais ils viennent du cœur.

TYRREL.

Je me croirais coupable,
Si je ne vous forçais à suivre mon conseil.

ÉDOUARD.

Que j'aurai de plaisir à revoir le soleil!

LE DUC D'YORK, *qui, en levant le fermoir d'une bible, en a fait tomber une lettre, et met le pied dessus.*

Grand Dieu!

TYRREL, *se tournant vers lui.*

Vous m'entendez; il est trop tard pour lire,
Prince.

LE DUC D'YORK, *le livre à la main.*

Quel ton sévère! on regarde, on admire,
On ne lit pas, Tyrrel.

TYRREL.

J'y veillerai de près;
Car le régent le veut, et j'en ai l'ordre exprès.

ÉDOUARD.

Devez-vous à la Tour entretenir la reine?

TYRREL, *à Édouard.*

Je le crois.

ÉDOUARD.

Son amour unit dans cette chaîne
Nos cheveux et les siens.

LE DUC D'YORK, *à part.*

Pourquoi le retenir?

ÉDOUARD.

Portez-lui de ses fils ce tendre souvenir.

TYRREL.

Je le promets.

ÉDOUARD, *s'apercevant des signes que lui fait son frère, à Tyrrel.*

Allez.

TYRREL, *à part.*

C'est un supplice horrible!

LE DUC D'YORK.

Bon soir, Tyrrel!

TYRREL, *à Richard.*

Milord, n'ouvrez pas cette bible,
Ou les livres par moi vous seront refusés;
Je reviendrai bientôt voir si vous reposez.

SCÈNE DOUZIÈME.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD.

LE DUC D'YORK.

Une lettre! une lettre!

ÉDOUARD.

O bonheur!

LE DUC D'YORK.

Viens l'entendre.

ÉDOUARD.

De qui?

LE DUC D'YORK, *regardant la signature.*

De Buckingham.

ÉDOUARD.

Que peut-il nous apprendre.

LE DUC D'YORK.

Tu vas le savoir.

ÉDOUARD.

Lis.

LE DUC D'YORK.

« Chers princes,

» Vous avez encore dans votre ville de Londres
» des cœurs dévoués à votre cause: l'archevêque
» d'York, qui doit vous faire passer ce billet,

» quelques anciens serviteurs de votre père, et
» moi, le plus zèlé de tous. Le peuple est pour
» vous; j'ai des intelligences à la Tour, et j'espère
» vous délivrer à force ouverte. Ne quittez point
» vos vêtemens pour être toujours prêts au pre-
» mier signal. Profitez de l'avis que je vais vous
» donner; car de votre fidélité à le suivre dépen-
» dent peut-être et votre vie et le succès de l'en-
» treprise: au moment... »

ÉDOUARD.

On vient.

Richard cache la lettre dans son sein.

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, TYRREL.

TYRREL, *à part.*

Si je le vois,

Aux princes.

Je ne pourrai jamais. — Quoi! debout?... Cette fois
Je me lasse, milords.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous donc faire?

TYRREL.

User d'une rigueur qui devient nécessaire.

ÉDOUARD.

Laissez-nous ce flambeau.

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

Un seul moment!

TYRREL.

Non:

Qu'en avez-vous besoin pour dormir?

LE DUC D'YORK, *passant ses bras autour du cou de Tyrrel.*

Ah! sois bon,

Pense que c'est Tomi qui t'implore.

TYRREL, *près de s'attendrir.*

Il m'en coûte;

Mais.....

ÉDOUARD, *impatienté.*

Tyrrel, je le veux.

TYRREL.

Vous le voulez!

ÉDOUARD.

Sans doute.

TYRREL.

Le régent donne seul des ordres absolus.

Emportant la lumière.

Je ne fus que trop faible, et je ne le suis plus.

LE DUC D'YORK.

Méchant!

TYRREL, *à part.*

Sa volonté m'a rendu mon audace.

LE DUC D'YORK.

Ne me demande pas qu'au réveil je t'embrasse.

TYRREL.

Au réveil!... ah! sortons. Dormez, milords, dormez.

SCÈNE QUATORZIÈME.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, dans les ténèbres.

ÉDOUARD.

Cœur sans pitié! par lui nous n'étions pas aimés.

LE DUC D'YORK.

Je le déteste aussi.

ÉDOUARD.

D'une joie imprévue
Passer au désespoir!

LE DUC D'YORK.

Billet cruel! ma vue
S'y reporte dans l'ombre, et l'interroge en vain.

ÉDOUARD.

Quoi! tenir son salut, dans sa main.....

LE DUC D'YORK.

Et mourir!

ÉDOUARD.

Et penser qu'elle viendra peut-être,
En murmurant deux noms, s'asseoir sous la fenêtre!
Ils n'y répondront plus, ceux qui les ont portés;
Ils ne la verront plus même aux pâles clartés,
De l'astre qui ce soir.....

LE DUC D'YORK.

Attends! le ciel m'inspire:
J'y songe!...

Il court vers une des croisées, en tire les rideaux qui laissent tout à coup pénétrer les rayons de la lune dans l'appartement.

ÉDOUARD.

Que fais-tu?

LE DUC D'YORK.

Dieu! si je pouvais lire!

ÉDOUARD.

Eh bien!

LE DUC D'YORK.

Tout est confus.

ÉDOUARD.

Donne, donne.

LE DUC D'YORK.

Un instant!

ÉDOUARD, *prenant la lettre.*

Mais je le pourrai, moi; je le désire tant!
Richard, écoute :

«....dépendent peut-être et votre vie et le succès
» de l'entreprise.

LE DUC D'YORK.

Après.

ÉDOUARD.

» Au moment de l'attaque, montrez-vous aux fe-
» nêtres de la Tour; tendez les bras vers le peuple
» pour exciter son enthousiasme...

LE DUC D'YORK.

Bien!

ÉDOUARD.

» et pour qu'on n'ose rien tenter contre vous sous
» ses yeux pendant la lutte qui doit s'engager...

LE DUC D'YORK.

Mais le jour? mais l'heure?

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc finir.

» Nos mesures sont prises pour demain ou pour le
» jour suivant; c'est encore incertain. Au reste,
» la veille dans la soirée, vous entendrez sous vos
» fenêtres le vieil air national des Anglais, qui

» sera le signal de votre délivrance prochaine.
» Espérez, chers princes, et Dieu sauve le roi!
» Buckingham. »

LE DUC D'YORK, *se jetant dans les bras d'Édouard.*

Dieu ne veut pas qu'il meure :
Il te protégera.

ÉDOUARD.

Le signal convenu,
Qu'il tarde!

LE DUC D'YORK.

Jusqu'à nous aucun bruit n'est venu.

ÉDOUARD.

Hélas, non! L'entreprise est peut-être ajournée.

LE DUC D'YORK, *gaîment.*

A la Tour, s'il le faut, encore une journée!
Nous la supporterons. Mais, plus calme à présent,
Goûte enfin les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

ÉDOUARD.

Après s'être étendu sur le lit
J'en ai besoin. — Et toi?

LE DUC D'YORK.

Tu veux donc que je vienne?

ÉDOUARD.

Si je ne sens ta main reposer dans la mienne,
Je craindrai pour ta vie.

LE DUC D'YORK.

En vain j'attends.

ÉDOUARD, *qui s'assoupit.*

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

C'est retardé d'un jour; non, rien... je n'entends [rien;
Mais, quand je devrais prendre une peine inutile,

S'approchant du lit.

Veillons jusqu'au matin. — Me voici : sois tran- [quille.
Point de réponse!... il a tant souffert aujourd'hui!
Doucement, doucement plaçons-nous près de lui;
Un baiser sur son front! mais sans qu'il se réveille.
Dors : je suis sûr de moi; je prêterai l'oreille;
J'aurai les yeux ouverts... Réunis tous les trois,
Chaque jour nouveaux jeux; nous n'aurons que le [choix.

On aperçoit la lueur d'une torche à travers l'ouverture grillée de la porte du fond.

Windsor nous reverra courant sur sa prairie :
Ma première caresse à toi, mère chérie!

Dans ce moment l'air du God save the King! se fait entendre sous la fenêtre.

LE DUC D'YORK, *qui s'est élancé de sa place pour écouter, revient en criant avec un transport de joie.*